

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Le Grand Châtelet.

Il y avait à Paris deux Châtelets, le grand et le petit. Le petit Châtelet était situé à l'extrémité du pont Notre-Dame, presque en face la Grève; il était destiné à défendre le vieux Paris, et fut démoli il y a environ cent ans. Le grand Châtelet, d'une architecture massive et sévère, s'étendait depuis le bas du pont au Change jusqu'à la moitié du quai de la Grève, et faisait face, conséquemment, au petit Châtelet. Sa fondation fut, dit-on, attribuée à Jules César, parce que la tourelle qui regardait la rue Saint-Denis se nommait la tour de César; mais quelques historiens ont démenti cette origine en lui donnant pour fondateurs les premiers rois francs, qui auraient bâti cette forteresse afin de se défendre contre les invasions des Normands.

De tous temps le grand Châtelet servit de prison d'état; mais les criminels de la juridiction des tribunaux étaient renfermés dans un corps de bâtiment situé sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui la

colonne. Les massacres de septembre rendirent ces prisons inhabitées, et elles furent démolies peu de temps après.

A l'époque du sacre de Napoléon, le grand Châtelet faisait encore partie des domaines nationaux, lorsqu'il fut acheté pour devenir un établissement particulier. Un an après, le nouveau propriétaire détruisit les ignobles et noirs passages qui depuis tant d'années servaient de réceptacle à la lie de la population de ce quartier. Cent soixante ouvriers furent occupés sur tous les points à préparer l'espace nécessaire aux nouvelles constructions; mais lorsqu'on voulut attaquer les murs de la tour de César qui étaient du côté de la rue Saint-Denis, la pioche rencontra un granit de quinze pieds d'épaisseur, l'étincelle jaillissait sous les coups des instruments, qui ne parvenaient pas même à l'entamer, et l'on fut obligé de fabriquer des outils spécialement pour ce travail, lequel n'en avançait pas moins avec une extrême difficulté.

Après plusieurs jours de peines infinies, on était parvenu à creuser un enfoncement de trois pieds environ, lorsqu'un son métallique se fit entendre sous le marteau d'un ouvrier.

Au cri de surprise de celui-ci, tous s'arrêtèrent, espérant la découverte de quelque trésor dont un tiers leur revenait, aux

termes de la loi. Les magistrats furent appelés, et l'on démasqua bientôt, sous une couche de ciment aussi solide que la pierre, une petite porte de fer d'environ trois pieds carrés, laquelle formait une sorte de four, d'où l'on retira un coffre cerclé en fer.

L'ouverture en fut faite. Il contenait un squelette encore couvert de quelques lambeaux d'étoffe noire; sur sa tête était une sorte de toge, mais dans un tel état de destruction qu'on ne put déterminer à sa forme si elle avait appartenu au sacerdoce ou à la magistrature.

Le bruit de cet événement éveilla la curiosité des savants : une commission fut nommée, présidée par M. Dulaure, auteur de *L'Histoire de Paris*. On vint examiner le cercueil, et d'après de faibles indices, on fit remonter au quatorzième siècle l'origine de ce singulier sépulcre, sans pouvoir assigner aucune cause probable à l'emploi qu'on en avait fait.

On procéda ensuite à la visite des bâtiments, en commençant par les immenses salles qui servirent de siège au parlement et dont le tribunal révolutionnaire s'empara lors de l'évacuation du Châtelet. Les plafonds étaient d'une grande hauteur, et ornés de riches lambris; la tenture bleue et or était semée de rosaces où l'on voyait les attributs de la liberté avec ces mots : « Le peuple souverain. »

La dernière sentence prononcée dans cette salle fut celle du malheureux marquis de Favras, il fut aussi le dernier qui subit à Paris le supplice de la corde.

On ne saurait imaginer le soin qu'on avait pris pour multiplier les difficultés des communications dans ces immenses corps de logis. Le premier étage du grand escalier ne communiquait pas avec le deuxième étage, placé cependant au-dessus et sur le même plan. Il fallait pour y arriver traverser toute la longueur de l'aile opposée, et avoir monté et descendu d'autres escaliers. C'était un labyrinthe inextricable, et qui devait rendre presque impossible

toute tentative d'enlèvement ou d'évasion.

Au deuxième étage se trouvaient quantité de chambres qui servaient d'ateliers à un relieur, lequel s'inquiétant peu de leur première destination, en avait fait blanchir les murs à la chaux, et tenait à loyer cette partie du corps de logis, sans aucune communication avec le reste, dont toutes les portes étaient murées de ce côté. Ces portes furent abattues en un moment. Alors on traversa d'autres salles, mais moins spacieuses, qui avaient sans doute servi à des tribunaux. A l'une d'elles aboutissaient deux escaliers parallèles, taillés en vis, étroits et sombres, n'étant éclairés par aucune ouverture, conduisant à de longs couloirs, sur lesquels s'ouvraient de noires cellules qui ne recevaient d'air et de jour que par un guichet. Derrière une autre salle était un corridor circulaire. Trois fenêtres à double grillage, à la hauteur de sept à huit pieds, donnaient de la lumière et de l'air, assez pour ne pas suffoquer, à trois chambres que l'on visita aux flambeaux. On pouvait encore distinguer sur le mur des caractères qu'on avait tenté d'effacer et qui étaient devenus illisibles. Dans la deuxième chambre on voyait, charbonnée en face de la porte, sur la partie de la muraille éclairée par le guichet, un billot, un bourreau tenant sa hache, et un corps privé de sa tête; au-dessous était signé : « Moi », surmonté d'une couronne de comte. A terre, quelques brins de bois à demi brûlés indiquaient comment le malheureux prisonnier était parvenu à esquisser ainsi le sort qui l'attendait.

Après avoir parcouru, du côté qui donnait sur la rue Saint-Denis et sur l'ignoble, noire et étroite petite rue de Lœuffroy, des chambres offrant à peu près les mêmes détails et les mêmes traces de désespoir, d'angoisses et d'agonie, on redescendit pour commencer la visite des souterrains. La porte, en architecture du moyen âge, basse et cintrée, s'ouvrait près de l'ancienne

morgue, à côté d'un puits noir et profond, lequel servait jadis à abreuver les malheureux captifs.

Ces souterrains se trouvaient en parfaite conservation. La voûte du premier rang était soutenue par d'énormes piliers octogones, concaves dans leurs huit faces, et disposés ainsi pour que les prisonniers qu'on y enchaînait n'eussent pas la possibilité de se voir ; des colliers de fer étaient encore suspendus à des chaînes rongées par la rouille ; et des anneaux scellés dans la dalle semblaient avoir été destinés à les priver de l'usage de leurs jambes.

Au moins ce lieu recevait-il encore quelques rayons de lumière par d'étroits souterrains ; mais l'étage inférieur, dit sous-caves, était d'un aspect horrible. N'ayant pas été ouvert depuis bien des années, il fallut y établir promptement un courant d'air pour donner passage aux exhalaisons méphitiques qui s'en échappèrent. Le génie infernal qui présida à son affreuse distribution n'avait rien omis pour que le séjour en fût fatal au prisonnier, si la justice devait l'épargner. Situé au-dessous du niveau de la Seine, malgré la solidité des fondations, les eaux s'y infiltraient, et dans les saisons humides le terrain entièrement détrempé faisait endurer à l'infortuné les horreurs d'un double supplice. Dans quelques-uns de ces cachots, la voûte était si basse qu'on n'y pouvait entrer que le corps ployé. Les ceintures de fer qu'on y trouva coudaient le captif à rester le corps courbé, sans pouvoir se redresser un seul moment.

L'immense multitude de rats auxquels il fallut donner la chasse pour pénétrer dans ces vastes tombeaux présente à la pensée tout ce que les misérables prisonniers devaient encore souffrir, livrés comme ils l'étaient à la voracité de ces animaux, et n'ayant pour repousser leurs attaques que les gestes restreints et impuissants de membres captifs.

Depuis ce jour les dalles furent enlevées,

et la grande quantité d'ossements qu'elles recouvraient fut déposée dans le cimetière de Clamart.

Le grand Châtelet, ou du moins l'édifice dont il est ici question et qui en faisait partie, fut achevé de démolir en 1813, pour l'élargissement de la place ; le mur qui longe la petite rue de Lœufroy existe encore, ainsi que la grille du côté du quai ; mais ce sont les seuls restes de cette ancienne forteresse.

Il y eut quelque chose d'assez curieux dans la manière dont il fallut que le propriétaire se résignât à vivre avec l'énorme quantité de rats qui remplissaient ce vaste édifice. Quoique les sous-caves eussent été comblées et les portes murées, il est impossible de se faire une idée des flots de cette vermine qui surgissaient de toutes parts. On mit à leurs trousses une quantité de chats : *les rats dévorèrent les chats*, et le peu qui échappa à cette guerre d'extermination, dégoûté du métier, ne s'attaquait qu'à des rats isolés qui se défendaient vigoureusement et leur livraient de rudes combats. L'audace de ces animaux devint telle que, s'étant familiarisés promptement avec les nouveaux habitants du Châtelet, ils arrivaient tous les jours aux heures des repas, et se tenant près de la table, le nez en l'air, ils attendaient quelques miettes comme un tribut qu'ils prenaient la peine de venir recevoir. N'ayant pu parvenir à exproprier ces incommodes devanciers, de guerre lasse, maîtres et domestiques prirent le parti de faire la part des rats, comme on fait dans les jardins la part des oiseaux. On leur abandonna donc une certaine quantité de brèves, et, chose étrange, leurs déprédations devinrent moins fortes ; mais aussi, pour reconnaître un si honnête procédé, ils arrivèrent plus nombreux et amenèrent leurs vieillards aux heures des visites habituelles, et cela, avec toute l'assurance d'un ami qui en amène un autre. Un d'entre eux, presque blanc de vieillesse et marchant pesam-

ment, passait toujours fièrement près d'un gros chat qui se contentait de gronder et de faire le gros dos sans oser l'attaquer; ce rat était d'une taille extraordinaire; le pauvre chat avait cependant fait ses preuves de courage : une oreille arrachée, la face cruellement cicatrisée, étaient des chevrons qui répondaient à toute accusation de lâcheté; mais il reconnaissait dans ce vieux patriarche un adversaire si redoutable, qu'il l'injurait volontiers, mais ne l'attaquait pas. On donna à ce rat le nom de Gaspard, auquel il s'habitua; il se tournait du côté où on l'appelait. M. Dulaure, qui le vit plusieurs fois, l'avait surnommé le *Nestor des rats contemporains*.

Lorsqu'on chassait ces étranges visiteurs, on avait toujours remarqué que Gaspard ne se pressait jamais, bien qu'il pût trotter un peu plus vite s'il l'eût voulu; mais que les autres rats ne le perdaient par de vue, comme disposés à le protéger et à le défendre.

Il était devenu inutile de leur livrer bataille, car on ne pouvait rien contre leur nombre; leur agilité et le danger de leurs morsures avaient découragé les domestiques; le poison et les pièges n'obtenaient que peu de succès; leur intelligence instinctive était telle qu'ils flairaient et s'éloignaient des choses empoisonnées, comprenaient les pièges et s'en détournaient. Les chats, instruits par l'expérience, ne faisaient plus qu'une guerre d'embuscade, dans laquelle ils ne se montraient pas toujours les plus rusés, et qui était fort insuffisante pour une diminution notable. Un jour on attira des rats dans une chambre où l'on avait préparé des traînées de soufre et de poudre; cela eut bien quelque succès; mais l'odeur resta dans la mémoire de ceux qui échappèrent, et l'on ne parvint pas à réussir une seconde fois par le même moyen.

Cependant dans les caves les rats se livraient de terribles batailles; puis, après la victoire ou la suspension d'armes, les vivants mangeaient les blessés et les morts, ce qui,

dans les temps de disette, soulageait probablement la masse de la nation en diminuant ainsi les bouches inutiles. Certes, s'il y avait eu quelque moyen de souffler parmi eux la discorde pour les livrer à toutes les horreurs d'une guerre civile, le plus prompt de ces moyens eût été le meilleur.

Il fallut du temps avant que les pauvres servantes pussent se guérir de l'effroi que leur causait la continuelle apparition de ces animaux. On en voyait partout : ils grimpaient après les jupes des femmes et des enfants, mais au moindre cri ils prenaient la fuite, et ne mordaient que s'ils étaient retenus, ce dont on ne s'avait pas. Ils recherchaient la chaleur, se couchaient paisiblement dans les couvertures, sur les lits, près des dormeurs même, et comme ils n'étaient pas affamés, ils ne faisaient d'autre mal que d'effrayer.

Depuis la démolition du grand Châtelet, la population des rats, augmentée de quelques générations, s'est répandue dans le quartier. Chassés de leur foyer natal (comme jadis ceux de Troie après la chute des murs d'Illion), les rats du grand Châtelet, arrachés aux douceurs de la vie civilisée, furent condamnés aux humiliantes tribulations de la vie des émigrants; ils errèrent sur les bords de la Seine, où d'autres tribus avaient depuis longtemps planté leurs tentes, et je n'ai pas su comment les malheureux proscrits ont été reçus par leurs frères du bord de l'eau; mais on m'a dit qu'il y avait à l'entrée de la rue Saint-Denis trois ou quatre grands magasins d'épicerie où les pauvres réfugiés auront trouvé, sinon un accueil franc et cordial, au moins un asile et des aliments.

M^{me} LAURE PRUS.

Breve Littéraire.

Le Foyer Breton, traditions populaires, par M. Émile Souvestre, 1 vol. grand in-8°. chez Coquebert, éditeur, rue Jacob, 48 ;

Les traditions populaires de la Bretagne sont ou *chantées* ou *racontées*. Les *chants* ont déjà été publiés par l'auteur, dans les *Derniers Bretons*, et les *racontés*, formant le complément de cet ouvrage, sont rassemblés dans le *Foyer Breton*. Les narrateurs se partagent en deux classes distinctes. Ce sont les *Discrevelherr*s, ou conteurs sérieux ; ils commencent toujours par le signe de la croix, et ne mêlent que très-rarement au récit leurs idées personnelles ; et les *Marvailherr*s, ou conteurs gais, qui, bien que répétant ce qu'ils ont appris, y introduisent cependant leurs propres inspirations.

Dans la *Groac'h* (1) de l'île du Lok, que nous allons vous raconter, vous reconnaîtrez, mesdemoiselles, le récit d'un *Marvailherr*.

« Tous ceux qui connaissent la *Terre de l'Eglise* (Lan-Illis) savent que c'est une des plus belles paroisses de l'évêché de Léon. Là il y a toujours eu, outre les fourrages et les blés, des vergers qui donnent des pommes plus douces que le miel de Sizun, et des pruniers dont toutes les fleurs deviennent des fruits. Pour ce qui est des jeunes filles à marier, elles sont toutes sages et ménagères, à ce que disent leurs parents.

Dans les temps anciens, alors que les miracles étaient aussi communs en basse Bretagne que le sont aujourd'hui les baptêmes et les enterrements, il y avait à Lan-Illis un jeune homme qui s'appelait Houarn Pogamm, et une jeune fille nommée

Bellah Postik. Tous deux étaient cousins à la mode du pays, et leurs mères, quand ils étaient tout petits, les avaient élevés dans le même berceau, comme on le fait des enfants que l'on destine à être un jour mari et femme, avec la permission de Dieu. Aussi avaient-ils grandi en s'aimant. Leurs parents étaient morts l'un après l'autre ; les deux orphelins, qui n'avaient pas d'héritage, furent obligés de se mettre en service chez le même maître.

Ils auraient pu s'y trouver heureux ; mais les amoureux ressemblent à la mer qui se plaint toujours.

« Si nous avions seulement de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre, disait Houarn ; je demanderais à notre maître de me louer un morceau de terre, le curé nous marierait, et nous irions demeurer ensemble.

— Oui, répondait Bellah avec un gros soupir ; mais nous vivons en des temps si durs ! les vaches et les porcs ont encore renchéri à la dernière foire de Ploudalmezeau ; pour sûr, Dieu ne s'occupe plus comment le monde va.

— J'ai peur qu'il ne faille attendre longtemps, reprenait le jeune garçon ; car ce n'est jamais moi qui finis les bouteilles (1), quand je bois à l'auberge avec mes amis.

— Bien longtemps ! répliquait la jeune fille ; car je n'ai pu réussir à entendre le coucou chanter (2). »

Ces plaintes recommencèrent tous les jours, jusqu'à ce que Houarn eût enfin perdu patience. Il vint trouver un matin Bellah, qui vannait du blé dans l'aire, et lui annonça qu'il voulait partir pour chercher fortune.

« Les oiseaux, lui dit-il, vont devant eux, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un

(1) Qui finit une bouteille est marié dans l'année.

(2) Le chant du coucou annonce aux jeunes filles qu'elles seront mariées avant le retour de l'hiver.

(1) Sorte de fée des eaux, de nature mal-faisante.

champ de grain, et les abeilles jusqu'à ce qu'elles aient trouvé des fleurs pour faire leur miel; un homme ne peut avoir moins de raison que des bêtes volantes. Moi aussi, je veux chercher ce qui me manque, c'est-à-dire le prix d'une petite vache et d'un pourceau maigre. Si vous m'aimez, Bellah, vous ne vous opposerez pas à un projet qui doit hâter notre mariage. »

La jeune fille comprit qu'elle devait céder, et quoique le cœur lui tournât, elle dit à Houarn :

« Partez, à la garde de Dieu, puisqu'il le faut; mais, avant, je veux partager avec vous ce qu'il y a de meilleur dans l'héritage de mes parents. »

Alors elle conduisit le jeune homme à son armoire, et en tira une clochette, un couteau et un bâton.

« Ces trois reliques, dit-elle, ne sont jamais sorties de la famille. Voici d'abord la clochette de saint Kolédok; elle a un son qui se fait entendre, quelle que soit la distance, et qui avertit nos amis des périls que nous courons. Le couteau a appartenu à saint Corentin, et tout ce qu'il touche échappe aux enchantements des magiciens ou du démon. Enfin, le bâton est celui que portait saint Vouga; il vous conduit où vous voulez aller. Je vous donne le couteau pour vous défendre des maléfices, la clochette pour me faire connaître votre danger, et je garde le bâton pour vous rejoindre si vous avez besoin de moi. »

Houarn remercia sa promise; il pleura un peu avec elle, comme il le faut toujours quand on se sépare; puis il s'en alla vers les montagnes, et arriva à Pontaven, qui est une jolie ville bâtie sur une rivière bordée de peupliers.

Là, comme il était assis à la porte de l'auberge, il entendit deux sauniers qui causaient en chargeant leurs mules et parlaient de la *Groac'h de l'île du Lok*.

Houarn demanda ce que c'était; ils lui répondirent que l'on donnait ce nom à

une fée qui habitait le lac de la plus grande des Glénans, et que l'on disait aussi riche à elle seule que tous les rois réunis. Bien des gens étaient allés dans l'île pour s'emparer de ses trésors, mais aucun n'était revenu.

Houarn eut, tout de suite, la pensée de s'y rendre afin de tenter à son tour l'aventure.

Les muletiers firent leurs efforts pour l'en détourner. Ils amentèrent même le peuple autour de lui, en criant que des chrétiens ne pouvaient laisser ainsi un homme courir à sa perte; et l'on voulut retenir de force le jeune garçon. Il remercia de ces marques d'intérêt, et se déclara prêt à abandonner son projet si l'on voulait seulement faire une quête dont le produit lui permettrait d'acheter une petite vache et un pourceau maigre; mais, à cette proposition, les muletiers et le peuple se retirèrent, en répétant que cet homme était un entêté et qu'il n'y avait aucun moyen de le retenir.

Houarn se rendit donc au bord de la mer, chez un batelier, qui le conduisit à l'île du Lok.

Au milieu de cette île, il trouva sans peine l'étang. Comme il en faisait le tour, il aperçut, à l'ombre d'une touffe de genêts, un canot couleur de mer qui flottait sur les eaux dormantes. Ce canot avait la forme d'un cygne endormi la tête sous son aile.

Houarn s'approcha avec curiosité, entra dans la barque pour mieux la voir; mais, à peine y eut-il mis le pied, que le cygne eut l'air de s'éveiller; sa tête sortit de dessous ses plumes, ses larges pattes s'étendirent sur l'eau, et il s'éloigna brusquement du rivage.

Au cri d'effroi que poussa Houarn, le cygne avança plus vite vers le milieu de l'étang. Houarn voulut se jeter à la nage; alors le cygne plongea en l'entraînant avec lui.

Le Léonard, qui ne pouvait crier sans

boire la mauvaise eau de l'étang, fut forcé de se taire, et parvint ainsi à la demeure de la *Groac'h*.

C'était un palais de coquillages. On y arrivait par un escalier de cristal, fait de telle sorte que, lorsqu'on y posait le pied, chaque marche chantait comme un oiseau des bois. Autour de ce palais on voyait d'immenses forêts de plantes marines, et des pelouses d'algues vertes parsemées de diamants au lieu de fleurs.

La *Groac'h* était couchée dans la première salle, sur un lit d'or. Elle était habillée d'une toile vert de mer, fine et souple comme une vague; ses cheveux noirs, entremêlés de corail, tombaient jusqu'à ses pieds, et son visage blanc et rose ressemblait, pour l'éclat, à l'intérieur d'un coquillage.

Houarn s'arrêta, ébloui de voir une créature si belle; mais la *Groac'h* se leva en souriant, et s'avança vers lui.

Sa démarche était si souple, qu'on eût dit un des flots blancs qui courent sur la mer. Elle salua le jeune Léonard.

« Soyez le bienvenu! dit-elle en lui faisant signe d'entrer; il y a toujours place ici pour les étrangers et pour les beaux garçons. »

Le jeune homme, rassuré, entra.

« Qui êtes-vous? d'où venez-vous? et que cherchez-vous? ajouta la *Groac'h*. »

— On m'appelle Houarn, répondit le Léonard. Je viens de Lan-Ilis, et je cherche de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre.

— Hé bien! venez, Houarn, reprit la fée, et ne vous inquiétez plus de rien, car vous aurez tout ce qui pourra vous réjouir. »

Elle l'avait fait entrer dans une seconde salle tapissée de perles, où elle lui servit de huit espèces de vins, dans huit gobelots d'argent sculpté. Houarn but d'abord des huit vins, puis il les trouva si bons, qu'il en rebut huit fois de chacun, et, à

chaque coup, il trouvait la *Groac'h* plus belle.

Celle-ci l'encourageait en lui disant qu'il ne devait point avoir peur de la ruiner, puisque l'étang de l'île du Lok communiquait avec la mer, et que toutes les richesses qu'engloutissaient les naufrages y étaient apportées par un courant magique.

« Sur mon salut! dit Houarn, que le vin avait rendu gai, je ne m'étonne plus si les gens de la côte parlent mal de vous; les personnes si riches ont toujours des jaloux; quant à moi, je ne demanderais que la moitié de votre fortune. »

« Vous l'aurez si vous voulez, Houarn, dit la fée. Je suis veuve de mon mari le Korandon, et, si vous me trouvez à votre gré, je deviendrai votre femme.

Le Léonard fut tout saisi de ce qu'il entendait. Lui, se marier à la *Groac'h*, qui lui semblait si belle, dont le palais était si riche, et qui avait de huit espèces de vins qu'elle laissait boire à discrétion!... Il avait, à la vérité, promis à Bellah de l'épouser; mais les hommes oublient facilement ces espèces de promesses, et sont, pour cela, comme les femmes.

Il répondit donc poliment à la fée qu'elle n'était pas faite pour qu'on la refusât, et qu'il y avait joie et honneur à devenir son mari. La *Groac'h* s'écria alors qu'elle voulait préparer, sur-le-champ, le repas de la *velladen*. Elle dressa une table qu'elle couvrit de tout ce que le Léonard connaissait de meilleur (outre beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas); puis elle alla à un petit vivier qui était au fond du jardin, là elle se mit à appeler:

« Eh! le procureur! eh! le meunier! eh! le tailleur! eh! le chantre! »

A chaque cri, on voyait accourir un poisson qu'elle mettait dans un filet d'acier.

Lorsque le filet fut rempli, elle passa dans une pièce voisine et jeta tous les poissons dans une poêle d'or.

Alors il sembla à Houarn qu'au milieu des pétillements de la friture, de petites

voix chuchotaient, murmuraient, criaient plus fort. Et comme il en faisait la remarque, la fée répondit que c'était le bois qui pétillait, la friture qui fondait, le grillon qui criait. Mais cela avait donné à réfléchir au Léonard; il commençait à avoir peur, à sentir des remords.

« Jésus-Marie! se dit-il, est-ce bien possible que j'aie oublié si vite Bellah pour une *Groac'h* qui doit être fille du démon? Avec cette femme-là je n'oserai même pas faire mes prières du soir, et je suis sûr d'aller en enfer comme un langueyeur de porcs. »

Pendant qu'il se parlait ainsi, la fée avait apporté la friture; elle le pressa de dîner, en disant qu'elle allait chercher pour lui douze nouvelles espèces de vins.

Houarn tira son couteau, tout en soupirant, et voulut commencer à manger; mais, à peine la lame qui détruisait les enchantements eut-elle touché au plat d'or, que tous les poissons redevinrent de petits hommes, portant chacun le costume de son état. Il y avait un procureur en rabat, un tailleur en bas violets, un meunier couleur de farine, un chantre en surplis; et tous criaient à la fois en nageant dans la friture :

« Houarn! sauve-nous, si tu veux toi-même être sauvé! — Sainte Vierge! quels sont ces petits hommes qui chantent dans le beurre fondu? s'écria le Léonard stupéfait. — Nous sommes des chrétiens comme toi, répondirent-ils; nous étions aussi venus à l'île du Lok pour chercher fortune; nous avons consenti à épouser la *Groac'h*, et, le lendemain du mariage, elle a fait de nous ce qu'elle a fait de nos prédécesseurs.

— Quoi! s'écria Houarn, une femme qui paraît si jeune est déjà la veuve de tous ces poissons! — Et tu seras bientôt exposé à être frit et mangé par les nouveaux venus. »

Houarn fit un saut, comme s'il se fût déjà senti dans la poêle d'or, et courut vers la porte, ne songeant qu'à s'échapper

avant le retour de la *Groac'h*; mais celle-ci venait d'entrer, elle avait tout entendu. Jetant son filet d'acier sur le Léonard, qu'elle transforma aussitôt en grenouille, elle alla le porter dans le vivier où se trouvaient déjà ses autres maris.

Dans ce moment, la clochette que Houarn portait à son cou tinta d'elle-même, et Bellah l'entendit à Lan-illis, où elle était occupée à écrémer le lait de la veille. Ce fut pour elle comme un coup dans le cœur. Elle jeta un cri en disant : « Houarn est en danger! » et sans demander conseil à personne, elle courut mettre ses habits de grand'messe, ses souliers, sa croix d'argent, puis elle sortit de la ferme avec son bâton magique. Arrivée au carrefour, elle planta son bâton dans la terre, en murmurant :

De saint Vouga rappelle-toi!

Bâton de pommier, conduis-moi

Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,

Partout où passer il me faut!

Le bâton se changea aussitôt en un bidet rouge de saint Thégonec, peigné, sellé, bridé, avec un ruban sur chaque oreille, et un plumet bleu au front. Bellah le monta sans balancer. Il partit d'abord au pas, puis au trot, puis au galop, et il allait si vite que les fossés, les arbres, les maisons, les clochers passaient devant les yeux de la jeune fille comme les bras d'un dévidoir. Mais elle ne se plaignait pas, sachant que chaque pas l'approchait de son cher Houarn; elle excitait, au contraire, le bidet, en répétant :

« Le cheval va moins vite que l'hirondelle, l'hirondelle va moins vite que le vent, le vent va moins vite que l'éclair; mais toi, mon bidet, si tu m'aimes, il faut aller plus vite qu'eux tous; car j'ai une part de mon cœur qui souffre, la meilleure moitié de mon cœur qui est en danger. »

Le bidet l'entendait et courait comme une paille qu'emporte le tourbillon, si bien qu'il arriva enfin dans l'Arhès, au pied du rocher que l'on appelle le *saut du*

cerf. Mais là il s'arrêta, car jamais cheval ni jument n'avait gravé ce rocher. Bellah, qui comprit pourquoi il restait immobile, recommença à dire :

De saint Vouga rappelle-toi !

Bidet de Léon, conduis-moi

Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,

Partout où passer il me faut !

Dès qu'elle eut achevé, des ailes sortirent des flancs de sa monture, qui devint un grand oiseau et qui l'emporta au sommet du rocher.

Ce sommet était occupé par un nid fait de terre de potier et garni de mousse desséchée, sur lequel se tenait accroupi un petit Korandon (1) tout noir et tout ridé, qui se mit à crier quand il vit Bellah :

« Voici la jolie fille qui vient pour me sauver. — Te sauver ? dit Bellah ; qui es-tu donc, mon petit homme ? — Je suis Jean-nik, le mari de la *Groac'h*, de l'île du Lok ; c'est elle qui m'a envoyé ici. — Mais que fais-tu dans ce nid ? — Je couve six œufs de pierre, et je n'aurai ma liberté que lorsqu'ils seront éclos. » Bellah ne put s'empêcher de rire. « Pauvre cher petit coq ! dit-elle ; et comment pourrais-je te délivrer ? — En délivrant Houarn, qui est au pouvoir de la *Groac'h*. — Ah ! dis-moi ce qu'il faut pour cela ! s'écria l'orpheline, et, quand je devrais faire à genoux le tour des quatre évêchés, je commencerais tout de suite. — Eh bien donc ! il faut deux choses, dit le Korandon. D'abord, te présenter à la *Groac'h* comme un jeune homme ; puis lui enlever le filet d'acier qu'elle porte à sa ceinture et l'y enfermer jusqu'au jugement. — Et où trouverai-je un habit de garçon à ma taille, Korandon, mon chéri ? — Tu vas le savoir, ma jolie fille. »

A ces mots, le petit nain arracha quatre de ses cheveux roux, il les souffla au vent, en marmotant quelque chose tout bas ; et

(1) Espèce de sorcier, ou génie inférieur, appartenant à une race de nains appelés *Horigans*, *Pouliquets*, etc.

les quatre cheveux devinrent quatre tailleurs, dont le premier tenait un chou, le second des ciseaux, le troisième une aiguille, et le dernier un fer. Tous quatre s'assirent autour du nid, les jambes en forme d'x, et se mirent à préparer un costume complet pour Bellah. Avec la première feuille de chou, ils firent un bel habit piqué sur toutes les coutures ; une autre feuille servit au gilet ; mais il en fallut deux pour les grandes culottes à la mode de Léon. Enfin le cœur du chou fut taillé en chapeau et le tronc servit à faire des souliers.

Quand Bellah eut revêtu ce costume, on eût dit un gentilhomme habillé de velours vert doublé de satin blanc.

Elle remercia le Korandon, qui lui donna encore quelques instructions ; puis son grand oiseau la transporta, tout d'une volée, à l'île du Lok. Là elle lui ordonna de redevenir bâton de pommier, et elle entra dans la barque en forme de cygne, qui la conduisit au palais de la *Groac'h*.

A la vue du jeune Léonard, la fée parut ravie et se mit à lui faire de grandes amitiés, en l'appelant mon mignon ou mon petit cœur. Elle lui servit à goûter, et la jeune fille trouva sur la table le couteau de Saint-Corentin, qui y avait été laissé par Houarn. Elle le prit pour s'en servir à l'occasion, puis elle suivit la *Groac'h* dans le jardin.

Celle-ci lui montra les pelouses fleuries de diamants, les jets d'eau parfumée de lavande, et surtout le vivier où nageaient les poissons de mille couleurs.

Bellah parut si enchantée de ces derniers, qu'elle s'assit au bord de la pièce d'eau afin de mieux les regarder. La *Groac'h* profita du ravissement de celui qu'elle prenait pour un jeune homme et lui demanda s'il ne serait pas bien aise de rester toujours en sa compagnie. Bellah répondit : « Je ne demanderais pas mieux. »

— Ainsi tu consentirais à m'épouser sur-le-champ ? demanda la fée. — Oui, répon-

dit Bellah, à la condition que je pourrais, avec le filet d'acier que vous avez à la ceinture, pêcher un de ces beaux poissons. »

La *Groac'h*, qui ne soupçonnait rien, prit cela pour un caprice de jeune garçon; elle lui donna le filet, et dit en souriant :

« Voyons, beau pêcheur, ce que tu prendras. — Je prendrai le diable! » cria Bellah en jetant le filet ouvert sur la tête de la *Groac'h*. « Au nom du sauveur des hommes! sorcière maudite, deviens de corps ce que tu es de cœur. »

La *Groac'h* ne put que jeter un cri qui se termina par un murmure étouffé; car le vœu de la jeune fille était accompli; la belle fée des eaux n'était plus que la hideuse reine des champignons (1). Bellah ferma vivement le filet et courut le jeter dans un puits, sur lequel elle posa une pierre; et, afin qu'elle ne pût se soulever qu'avec celles des tombeaux, au jour du jugement, elle la scella du signe de la croix, et revint ensuite bien vite vers le vivier; mais tous les poissons en étaient déjà sortis et s'avançaient à sa rencontre, comme une procession de moines bariolés, criant de leurs petites voix enrouées : « Voici notre seigneur et maître! celui qui nous a délivrés du filet d'acier et de la poêle d'or! — Et ce sera aussi celui qui vous rendra votre forme de chrétiens, » leur dit Bellah en tirant de sa poche le couteau de saint Corentin.

Comme elle allait toucher le premier poisson, elle aperçut, près d'elle, une grenouille verte qui portait au cou la clochette magique, et sanglotait à genoux, ses deux petites pattes posées sur son petit cœur. A sa vue, Bellah s'écria : « Est-ce toi, est-ce toi, mon petit Houarn, roi de ma joie et de mon souci ? »

— C'est moi ! » répondit le garçon engrenouillé.

Bellah le toucha de la lame du couteau, Houarn reprit sa forme, et tous deux s'em-

brassèrent, en pleurant d'un œil pour le passé et en riant de l'autre pour le présent. La jeune fille fit ensuite de même à tous les poissons, qui redevinrent ce qu'ils avaient été.

Comme elle achevait, on vit arriver le petit Korandon du *rocher du Cerf*, traîné dans son nid, comme dans un char, par six grosses mouches de chêne (hannetons) qui étaient écloses des six œufs de pierre.

« Me voici, la jolie fille! » cria-t-il à Bellah; le charme qui me retenait là-bas est rompu, et je viens vous remercier, car d'une poule vous avez fait un homme. »

Il conduisit ensuite les deux amants aux bahuts de la *Groac'h*, qui étaient remplis de pierres précieuses, en leur disant d'y prendre à volonté.

Tous deux chargèrent leurs poches, leurs ceintures, leurs chapeaux et jusqu'à leurs larges braies de Léon; enfin, quand ils eurent pris tout ce qu'ils pouvaient porter, Bellah ordonna à son bâton de devenir une voiture ailée assez grande pour les conduire à Lan-Illis avec tous ceux qu'elle avait délivrés.

Là les bans de Bellah Postik et de Houarn Pogamm furent publiés; seulement, au lieu d'acheter une petite vache et un pourceau maigre, ils achetèrent toutes les terres de la paroisse, et y établirent comme fermiers les gens qu'ils avaient emmenés de l'île du Lok. »

Vous lirez avec une vive curiosité, mesdemoiselles, les traditions populaires de la Bretagne, recueillies sous l'ère du paysan, devant le feu de landes ou d'algues marines. M. Emile Souvestre, grâce à la facilité d'un esprit patient, élevé et gracieux, a su leur conserver leur forme, leur couleur naïve et « cette senteur du pays qui ne peut tromper ». De riches dessins et de charmantes vignettes donnent encore un nouveau mérite à cette belle publication, que la modicité de son prix met à la portée de toutes les fortunes.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

(1) Les Bretons appellent les champignons les trônes des crapauds.

Littérature Etrangère.

LA MORTE DI GIUDA.

SONETTO.

Allorchè Giuda di furor satollo
Piombó dal ramo, rapido si mosse
Il tutelar suo demone, e scontrollo
L'ali battendo fumiganti e rosse.

E per la fune che portava al collo,
Giù nel bollar delle fiammanti fosse,
Appena con le forti unghie avventollo
Ch' arser le carni e sibillarón l'osse.

E giunto nell' ignivoma buffera
Lo stesso orribil Satana fu visto
L'accigliata spianar fronte severa.

Poi con le braccia incatenó quel tristo,
E con la bocca affumicata e nera,
Gli rese il bacio ch' avea dato a Cristo.

FRANCESCO GIANNI.

MORT DE JUDAS.

SONNET.

Lorsque Judas, ivre de fureur, tomba pendu
de la branche, son démon tutélaire se hâta à
sa rencontre, et lorsqu'il l'eut rejoint, il agita
ses ailes rouges et couvertes de suie.

Et le saisissant fortement avec ses ongles
par la corde qu'il portait au cou, à peine l'eut-
il précipité dans les fosses embrasées de l'enfer,
qu'aussitôt ses chairs s'allumèrent et on en-
tendit craquer ses os.

Et lorsqu'il arriva au milieu des tourbillons
de feu, on vit l'horrible Satan lui-même déri-
der son front sévère aux sourcils épais.

Après il étreignit ce malheureux dans ses
bras, et avec sa bouche noire et enfumée il
lui rendit le baiser qu'il avait donné au Christ.

NAPOLÉON SAYONE.

Education.

UN MARIAGE EN 1794.

I.

« Vous le voulez donc absolument, ma
chère Hélène ? »

— Ma bonne, pouvez-vous en douter ?

Cette démarche est mon seul espoir ; elle
me rendra peut-être la vie de ma mère,
et j'hésiterais à la tenter !...

— Hélas ! mon enfant, vous ne savez
pas ce que vous allez faire ; vous ne con-
naîsez pas ces hommes, ces monstres...

— Je sais qu'ils peuvent tout ici, que
la vie de ma mère est entre leurs mains ;
cela me suffit... Du reste, Geneviève, si

vous craignez de me suivre, j'irai seule...

— Moi ! mademoiselle, ce mot me dé-
cide. Partons, je vous suivrai partout ! »

Ainsi parlaient, d'une voix oppressée
par la crainte, deux femmes dont les traits
portaient les marques de l'angoisse et de
la douleur. L'une était une belle jeune fille
de seize ans, au profil ionien, à la brune
chevelure, et dont les yeux, brillants de
fièvre, respiraient ce courage, fils du mal-
heur et père des entreprises audacieuses ;
l'autre, déjà vieille, apportait dans ses remon-
trances la prudence timide qui nous suit
au déclin de la vie : elle craignait un peu
pour elle-même, et beaucoup pour l'enfant
qu'elle avait élevé. Geneviève avait été la
berceuse d'Hélène de Cursy ; elle avait sur la
jeune fille tous les droits qu'assure un long
dévouement ; mais, en cet instant, ses
avis, ses conseils demeuraient inutiles : la
mère d'Hélène subissait, dans ces jours de
troubles, le sort commun aux nobles âmes

et aux positions élevées. Dénoncée comme royaliste et fanatique au club de la section, elle s'était vue, au milieu de la nuit, arrachée des bras de sa fille et traînée dans une prison où, mise au secret, elle attendait cet arrêt qui, mieux que la loi, nivelait, en ces temps orageux, les inégalités sociales. Hélène, au sein de ces heures affreuses qui font peser sur le cœur le poids de toute une vie, avait embrassé une résolution désespérée. Un artisan, autrefois laborieux et probe, enivré des idées nouvelles, avait abandonné sa forge et son enclume pour monter sur les tréteaux républicains; là, une violence amère, une rage passionnée contre des distinctions qu'il enviait en les proscrivant, lui servaient d'éloquence; la puissance, mais la puissance du mal, lui avait été accordée, et, aux côtés de Joseph Lebon, il siégeait sur les bancs de ce tribunal qui décimait la ville d'Arras, et dont le souvenir détesté est demeuré debout jusqu'aujourd'hui.

C'était cet homme-là qu'Hélène voulait implorer.

Cachée sous un modeste chapeau, la taille couverte d'un mantelet de soie noire, Hélène sortit de sa maison, naguère si brillante, si heureuse, maintenant abandonnée et muette comme un sépulcre. Suivie de Geneviève, elle s'achemina, d'un pas furtif et timide, à travers les rues d'Arras, où la Terreur visible semblait planer. Aucun négoce n'animait plus cette ville, autrefois vivifiée par la sève du commerce; les hôtels étaient fermés: l'araignée faisait sa toile aux fenêtres des plus riches demeures; les boutiques, à demi closes, n'offraient que de maigres marchandises à leurs rares acheteurs; on ne voyait plus, au seuil des artisans, les femmes et les jeunes filles babillant avec gaieté, pendant que leurs doigts entrecroisaient les fuseaux légers de la dentelle; tout était glacé sous un souffle de mort, et quelques groupes avinés, chantant les airs sanguinaires de l'époque, interrompaient seuls ce funeste

silence. Hélène arriva, sans avoir été remarquée, jusqu'à la forge de Brutus Granier; elle la traversa sans observer le désordre qui y régnait: les fourneaux éteints, l'enclume rouillée, les soufflets déchirés, tout attestait les préoccupations du maître du logis. Geneviève ouvrit une porte vitrée, qui donnait un peu d'air et de jour à une cuisine sale et délabrée; des pots de bière et de vin étaient épars sur la table, des piques et des fusils s'amoncelaient sur le pavé, et Granier, assis auprès d'une petite fenêtre, aux rideaux sordides, s'efforçait de déchiffrer un de ces pamphlets que Paris chaque jour semait dans les provinces. En entendant grincer la porte, il se tourna brusquement: Hélène entra seule, et leva timidement les yeux vers cet homme trapu, à la mine basse et féroce, cet homme d'où relevait le sort de sa mère!

« Que veux-tu, citoyenne? lui dit-il d'une voix brève.

— Monsieur....

— Qu'est-ce que c'est?... monsieur! Et à qui crois-tu donc parler? Hein!

— Citoyen, pardon... Je suis la fille de mad... de la citoyenne Cursy, qui a été emprisonnée la nuit dernière, et je viens...

— Quoi faire? » répondit-il avec dureté; car Hélène, tremblante, ne pouvait trouver les paroles auxquelles sa vie était suspendue.

« Vous demander votre protection auprès du tribunal.

— Rien que cela! interrompit-il en ricanant; vraiment! je connais ta mère, citoyenne.

— Vous la connaissez! je puis donc tout espérer! Vous savez alors qu'elle est la meilleure, la plus charitable des femmes, que jamais un malheureux n'a sollicité en vain sa compassion; que son indulgence, sa pitié s'étendaient à tous...

— Ta, ta, ta, voilà bien des paroles! Apprends, citoyenne, que tous ces mots: compassion, charité, pitié, sentent leur ancien régime, et sont furieusement aristo-

crates... Tous les hommes sont égaux, petite, et personne n'a plus besoin d'inspirer de la pitié; le règne de la fraternité commence, et le temps est fini où les belles dames, qui mangeaient dans l'or et dormaient dans la soie, se croyaient généreuses en faisant porter un écu de trois livres dans un grenier où une famille se mourait de faim... Guerre aux châteaux, paix aux chaumières! voilà notre cri... Du reste, quand j'ai dit que je connaissais ta mère, je voulais dire que je n'ignorais pas ses menées : elle regrette les églises, les robes noires, et on l'a vue pleurer le jour de la mort de Capet... Ne va pas nier!... j'en suis certain.

— Citoyen... balbutia Hélène, terrifiée par cette longue diatribe.

— Ce n'est pas tout : ta mère envoie de l'argent à son frère, un émigré, un traître, un allié de l'Autriche... oses-tu le nier?

— Hélas! citoyen, mon oncle a émigré pour sauver sa vie; il est en Allemagne, dans la plus profonde misère : est-ce donc un crime de lui envoyer de quoi avoir du pain?

— Oui, citoyenne, oui, c'est un crime; une Française ne doit avoir d'autres parents que les francs républicains : ta mère a méconnu les lois, et c'est dans ce sens que je parlerai au tribunal.

— Oh! monsieur! oh! citoyen! s'écria Hélène en tombant à genoux et en élevant ses mains jointes vers l'ancien serrurier, rétractez ces terribles paroles! ne soyez pas insensible à ma prière, ne m'arrachez pas le cœur en perdant ma pauvre mère; mais soyez bon, soyez clément; vous pouvez tout ici, vous avez droit de vie et de mort, usez de votre puissance pour sauver ma mère, ma mère innocente et qui doit vivre pour moi! Rendez-la-moi, je vous bénirai, je vous respecterai, je prierai pour vous!... Vous êtes père, monsieur : au nom de vos enfants, ne me repoussez pas!... Hélas! ma mère n'est pas dange-

reuse pour la patrie; nous vivons obscures, ignorées, en nous aimant l'une l'autre; et si vous le voulez, citoyen, nous offrirons nos biens, par vos mains, à l'état; je me dépouillerai de tout, je donnerai l'héritage de mon pauvre père, heureuse, heureuse de racheter la vie de ma seule amie, de ma seule protectrice... Au nom de Dieu, écoutez-moi, ne me repoussez pas!...

Elle parlait ainsi, d'une voix véhémence, entrecoupée par des sanglots; mais le serrurier, endurci aux plus ardentes supplications, ne l'entendait pas. Il semblait poursuivre une idée qui venait de surgir en son esprit, et, tout à coup interrompant Hélène, il lui dit brusquement :

« Tes biens ne sont pas confisqués ? »

— Non, répondit-elle avec étonnement, nous habitons encore notre hôtel.

— Et les autres biens?... la terre de Cursy, la métairie du Val, les prés de Dourier, le bois de Saint-Josse?...

— Tout cela nous appartient encore.

— Et tu es fille unique?

— Oui, citoyen. »

La figure de Granier s'adoucit remarquablement. Il s'avança vers Hélène, la regarda avec attention et lui dit :

« Écoute! je ne promets rien encore; mais attends-moi cette après-dînée chez toi; je m'y rendrai, et nous causerons.

— Oh! monsieur, puis-je espérer?

— Nous verrons cela... je ne m'engage à rien... Va, maintenant... Ah! écoute... poursuivit-il en la rappelant, n'oublie pas de faire monter du vin, du vieux, et deux verres, car j'aurai un compagnon. Adieu, citoyenne. »

Hélène rejoignit Geneviève. Le cœur palpitant, tantôt de crainte, et tantôt d'espoir, elles rentrèrent à l'hôtel, en pesant chaque mot dont Granier s'était servi. Quand la jeune fille se retrouva dans le salon où, la veille encore, elle se tenait auprès de sa mère; quand elle vit le grand portrait où la marquise, dans la fleur de sa fraîche beauté, était représentée sous les attributs

de Pomone; la petite travailleuse en bois de rose qui portait, entr'ouvert, un volume de Bossuet; le petit épagneul orangé qui errait avec inquiétude par la chambre... à l'aspect de ces objets, si chers et si familiers, elle fondit en larmes et s'écria :

« Oh ! Geneviève, la reverrai-je jamais là ?... reprendrons-nous nos lectures du soir ?... revien-dra-t-elle dans cette maison ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

— Ma chère enfant, espérez; le Seigneur est si bon !... il ne vaudra pas que vous soyez deux fois orpheline. Et puis, ce Granier aura pris intérêt à vous... c'est si naturel... et il peut tout au tribunal : le mal et le bien... Jésus ! Granier, qui posait des sonnettes chez madame !

— Eh ! qu'importe, Geneviève ! s'il sauve ma mère, il sera mon ami, mon plus cher bienfaiteur, et peut-être un jour aurai-je l'occasion de lui prouver ma reconnaissance !

— Ainsi soit-il ! »

II.

Quelques heures avaient passé; Hélène était assise, soucieuse, immobile, auprès du fauteuil vide de sa mère; ses paupières appesanties, sa respiration lourde et oppressée disaient assez quel flux de pensées amères avaient fait monter les larmes à ses yeux. Tout son être s'élançait vers sa mère absente, sa mère prisonnière, qui, sans doute, au fond d'un cachot, oubliait les angoisses du supplice pour ne penser qu'à son enfant abandonnée. « O mon Dieu ! disait la jeune fille dans un élan de douleur, si je ne puis la sauver, si cet homme ne me la rend pas, je n'implore de ta grâce qu'une seule faveur : fais-nous mourir ensemble; ne me laisse pas seule en ce monde, sans guide et sans appui, réunis-moi à ma mère, et je bénirai ta clémence au pied de l'échafaud ! »

Un coup frappé à la porte, et qui retentit dans les profondeurs de la maison silencieuse, interrompit la sombre rêverie

de la jeune fille. Des pas lourds résonnèrent sur l'escalier; elle ouvrit la porte du salon, et vit s'avancer vers elle Brutus Granier, suivi d'un jeune homme, sur lequel elle ne laissa tomber qu'un regard distrait. Elle courut vers le serrurier avec empressement, presque avec confiance... Pour un cœur de seize ans, l'espérance est si près du désespoir !

« Citoyen, avez-vous de bonnes nouvelles ? ma mère ! la reverrai-je ? »

— Doucement, petite, dit-il d'une voix essoufflée, nous avons le temps; laisse-moi m'asseoir. Toi, Léonidas, assieds-toi près de la citoyenne. Et le vin que j'ai demandé, où est-il ?

— Le voilà, citoyen, » dit Hélène au moment où Geneviève entra chargée d'une bouteille et de trois verres de cristal posés sur un plateau d'argent.

Brutus lorgna à la fois le vin et le plateau, et fit un signe d'intelligence à son compagnon. Puis, se tournant vers Hélène, il lui dit :

« Il faut faire connaissance, n'est-ce pas, citoyenne ? Or donc, je te présente mon fils Léonidas-Brutus-Aristide Granier; ce n'est pas un damoiseau comme tes ci-devant, mais c'est un franc républicain, un patriote pur, fameux dans les sections... Salue, Léonidas. »

Hélène, forcée de lever les yeux, vit en Léonidas un jeune homme beau d'une vulgaire beauté, mais flétri par des vices précoces et par une insupportable expression de forfanterie et de hardiesse brutale. Elle rougit péniblement sous son regard, et détourna la vue. Pendant ce temps Granier faisait une inspection rapide du salon, et en embrassait d'un coup d'œil le somptueux mobilier. Les tentures de damas rouge, les meubles contournés, la pendule d'écaille et de cuivre, debout entre ses candélabres, où s'enroulaient de capricieuses Chimères, les glaces hautes et limpides, entourées de feuillages dorés, les portraits de famille, une *Halte de chasse* par

Wouwermans, tout fut apprécié, chiffré, calculé avec l'exactitude et la science d'un commissaire-priseur. Puis, reprenant la parole, il dit :

« Citoyenne, tu sais que je suis venu ici à ta prière, et un patriote moins éprouvé pourrait être compromis par une pareille visite. Aussi j'espère te trouver docile et reconnaissante. Tu sauras qu'il dépend de toi de sauver ta mère.

— Oh ! monsieur ! vous me rendez la vie ! Parlez, que faut-il faire ? où faut-il aller ?

— Doucement, doucement ; et nous verrons à nous entendre. J'ai une proposition à te faire ; si tu l'acceptes, ta mère est sauvée ; mais ne biaisons pas ; je veux un *oui* ou un *non* ; si c'est un *oui*, dans peu de jours ta mère sera ici ; si c'est un *non*, demain ta mère sera... »

Un geste affreux compléta la phrase. Hélène avait pâli.

« Parlez, dit-elle d'une voix troublée, parlez, et quoi que ce soit, je m'engage à le faire.... Parlez, citoyen.

— Eh bien ! ma belle enfant, il faut épouser mon fils Léonidas que voilà. A cette condition, je sauverai ta mère ; sinon, ce soir le jugement, et demain la guilotine. Choisis ! »

Hélène était atterrée ; il lui semblait qu'elle se débattait contre un songe terrible ; mais la voix de Brutus, qui frappa ses oreilles comme un lugubre tocsin, lui apprit que le cauchemar était une réalité.

« Je te donne cinq minutes de réflexion. Après, un *oui*, ou un *non* ; je n'écouterai ni si ni mais. »

Hélène se leva avec dignité.

« Je ne vous ferai pas attendre ma réponse, dit-elle : recevez ma promesse de devenir la femme de votre fils ; à votre tour, engagez-moi la vôtre.

— Je te jure que je délivrerai ta mère le jour de la noce.

— Monsieur, dit Hélène avec une indignation contenue, pourquoi me tenir en

suspens ? Rendez-moi ma mère aujourd'hui, puisque vous en avez le pouvoir ; ma parole vous est engagée et j'y serai fidèle.

— Ouais ! Pour que vous passiez la frontière en vous moquant de ma bonhomie, n'est-ce pas ? et en laissant ce pauvre Léonidas veuf avant la noce. Nenni, cela ne sera pas... Voyons !... c'est aujourd'hui *primidi*, dans dix jours vous pourrez être mariés ; ta mère sortira de prison le jour de votre mariage... Il nous faudra ton acte de naissance... Comment t'appelles-tu ?

— Hélène, répondit la triste enfant.

— Hélène ! un nom de sainte, un nom de l'ancien régime... Cela me déplaît... Tu es comme mon Léonidas, qui s'appelait jadis Pierre-Antoine ; mais nous te rebaptiserons comme lui, et tu seras à l'avenir Clélie-Lucrèce Granier. »

Ces mots, ce nom surtout, firent un mal affreux à Hélène ; il lui semblait qu'une barrière s'élevait entre elle et le doux passé, entre elle et ses charmantes espérances. Elle dit en son cœur un morne adieu à l'avenir qu'avait rêvé sa jeunesse, et se courba, triste et résignée, sous le joug fatal qu'on venait de lui imposer.

« Au moins, dit-elle à Granier, pourrai-je voir ma mère tous les jours ?

— Nous verrons cela.

— Monsieur, vous le voyez, je suis soumise à vos volontés, je vous abandonne ma vie et ma fortune... et je vous demande cette seule grâce... me la refuserez-vous ?

— Eh ! eh ! demande cela à Léonidas ; il peut beaucoup auprès du citoyen Lebon. »

Elle se tourna avec un geste de prière vers le jeune homme, et rencontra ses yeux fixés sur elle avec une attention profonde. Il avait adopté sur ce mariage, qui devait les enrichir tous deux, les idées cupides de son père ; mais en voyant Hélène si belle et si triste, quelque chose de plus

tendre s'était ému en lui, et il l'avait désirée pour elle-même.

« Mademoiselle... citoyenne... balbutia-t-il, je ferai de mon mieux pour vous apporter cette permission... »

— Sans doute, mon garçon, il faudra venir faire ta cour; moi, je veillerai à ce qu'on rédige le contrat. Sans adieu, ma bru, je vous reverrai avant la fin de la décade. »

Ils sortirent tous deux; mais Léonidas semblait s'en aller à regret.

Geneviève vint aussitôt rejoindre sa jeune maîtresse. Hélène se jeta à son cou.

« Nous la reverrons, dit-elle; elle est sauvée, elle vivra! »

Geneviève tomba à genoux.

« Que Dieu et la Sainte-Vierge soient bénis! Ainsi, ce bon Granier... »

— Il sauve ma mère à condition que j'épouse son fils.

— Épouser son fils! s'écria Geneviève se relevant. Vous, vous! Hélène de Cursy!... Son fils! ce malheureux, ce brigand qui a demandé et obtenu la mort de tant d'honnêtes gens dans les clubs et les sections! son fils, le pourvoyeur de Joseph Lebon... C'est impossible... c'est pécher que d'y penser!

— Et, si je ne l'épouse pas, ma mère périra!

— Ah! mademoiselle, quel sort! quel malheur!

— Geneviève, sans l'idée des souffrances de ma pauvre mère, à la nouvelle de ce malheur, je crois que je serais heureuse de me sacrifier pour elle; mais elle, qui m'aime tant!...

— Ah! ma pauvre maîtresse, elle aimerait mieux mourir!

— Tais-toi, je ne souffre pas ce mot. Ma bonne Geneviève, poursuivit-elle après un moment de silence, ne m'attends pas; prie Dieu qu'il me fortifie et qu'il dirige tout suivant son divin vouloir...

— Mademoiselle, dit Geneviève, qui,

pour cacher ses larmes, s'était approchée de la fenêtre, voilà ce Léonidas qui se dirige vers la maison; qu'en faut-il faire?

— Le laisser entrer. »

Un instant après, Léonidas, toujours en carmagole et en bonnet phrygien, entra dans la chambre d'un air gauche et déterminé. Il renversa dans sa marche un tambour à broder, qui éparpilla sur le tapis ses pelotes de soie, et heurta rudement le petit épagneul qui hogna et montra les dents; Léonidas le repoussa, et, tirant un papier de la poche de sa veste, il le présenta à Hélène.

« Voici un permis pour voir la citoyenne votre mère, dit-il; vous avez encore le temps d'y aller ce soir.

— Ah! monsieur, que je vous remercie!

— Il n'y a pas de quoi. Je dois vous dire aussi que l'acte d'accusation contre votre mère a été retiré; elle restera quelques jours en prison, mais ne paraîtra pas devant le tribunal. Maintenant, adieu, citoyenne; je vais au club, où j'ai une motion à faire. Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la prison?

— Monsieur, je désirerais que Geneviève seule m'accompagnât...

— Vous refusez mon offre? soit! Je reviendrai demain. Adieu!

— Et voilà votre mari! s'écria Geneviève lorsque la porte se fut refermée sur le jeune Granier.

— Oui, ma bonne; mais ma mère est sauvée! Tout me semble doux au prix de mes angoisses d'hier! Maintenant, partons, allons voir ma mère!

III.

Les jours qui suivirent furent tristes et pesants. La marquise n'avait pu apprendre sans le plus amer désespoir le dévouement de sa fille, et les futurs destins de cette enfant tant aimée; il n'y avait point de consolation pour une pareille douleur, et, sans la conviction qu'un refus aurait menacé les jours d'Hélène autant que les

siens, elle aurait rejeté obstinément cet affreux sacrifice. La jeune fille, cependant, paisible et presque souriante, ne lui laissait rien entrevoir des combats de son cœur; auprès de sa mère, qu'elle accablait de caresses, elle ne trahissait ni les regrets qu'elle donnait à ses espérances déçues, ni les larmes qu'elle versait sur le chevet témoin de ses longues insomnies, ni les songes qui lui montraient, comme dans un miroir magique, les souffrances et les déceptions de l'avenir; elle apportait toujours aux lèvres pâlies de sa mère un front serein, et ces mots qu'elle se répétait : « Ma mère vivra, et Dieu m'approuve ! » dissipaient les terreurs et les angoisses de son âme.

Chaque jour, elle recevait la visite de Granier et de son fils. Le premier, agissant en maître, parcourait l'hôtel, estimait les meubles, l'argenterie, examinait les baux et les contrats; le second, assis dans le salon auprès d'Hélène occupée à broder, la contemplait avec l'attention béate d'un fakir, sans parler, et presque sans respirer.

Un jour, Brutus Granier entra chez Hélène, et lui dit :

« Ah ça ! c'est après-demain que nous te marions, et je t'ai préparé un joli lendemain de nocé. Le *duodi*, nous aurons une belle fête en l'honneur de l'Être suprême, dont l'existence vient d'être décrétée, et j'ai décidé que tu y jouerais le rôle de la *déesse de la Raison*. Tu es jolie, tu as l'air grave, sérieux, cela t'ira à merveille; tu seras montée sur un beau char, vêtue d'une robe drapée, les bras et les épaules nues, coiffée à la grecque; l'on brûlera de l'encens devant toi, et l'on chantera des hymnes en ton honneur.

— Monsieur ! s'écria Hélène stupéfaite et indignée, que me proposez-vous ?

— Rien que de bien naturel : ne seras-tu pas la femme d'un pur républicain ? Il est temps de donner des gages de ton civisme et de mettre de côté ces grimaces et

ces pruderies qui ne me conviennent pas... tu agiras en Romaine, en Spartiate...

— Mais, monsieur, les dames romaines, les femmes spartiates vivaient dans leurs maisons et se montraient rarement en public, moins encore dans les cérémonies...

— Finiras-tu !... assez de raisons... je le veux ! cela suffit... et tu m'obéiras !...

— Monsieur... »

Au même instant, Hélène sentit qu'on lui touchait doucement le bras, elle se retourna... et vit Léonidas, qui, un doigt sur la bouche, lui faisait signe de garder le silence.

Bientôt Brutus s'en alla, car il était occupé à mesurer à la toise l'étendue de l'hôtel et des jardins

« Ne résistez pas à mon père, mademoiselle, lui dit Léonidas, car il ne fait pas bon de le contrarier; mais tranquillisez-vous, je ne souffrirai pas que vous figuriez dans cette fête. Quand vous serez ma femme, vous n'appartiendrez qu'à moi et non pas à la République... je vous aimerai bien... vous ne serez pas malheureuse...

— Hélas ! pensa Hélène, s'il pouvait avoir la générosité de me rendre ma parole ! »

IV.

La décade républicaine s'était écoulée tout entière; le fatal *primidi* venait de se lever, et Hélène, prosternée dans sa chambre, suppliait Dieu de faire à sa mère des jours longs et heureux, pour prix de son sacrifice. Elevée dans les principes du plus pur christianisme, Hélène avait toujours envisagé avec respect les devoirs du mariage; bientôt, ce joug révérend allait peser sur sa vie; bientôt, un éternel engagement allait la donner à un homme qu'elle n'avait connu que par ses crimes; elle allait promettre sa foi à celui que tout éloignait d'elle, placer sa main pure dans une main rougie de sang; et pour la soutenir dans cette dure épreuve, elle n'aurait pas

les encouragements de la religion, la bénédiction fortifiante du délégué de Dieu ! Cette pensée accroissait sa peine, et elle la présentait au ciel avec tant d'autres amertumes, tristes offrandes d'un cœur brisé.

Geneviève entra, et commença l'humble toilette de la mariée.

Ni fleurs, ni bijoux, ni dentelles, n'ornaient le pâle front d'Hélène ; on craignait trop, en ces jours où le soupçon planait sur tous, d'attirer sur soi une attention envieuse qui pouvait porter avec elle le trait de la mort : le luxe était banni, les distinctions effacées, et un égal sentiment de terreur courbait toutes les fortunes et tous les esprits. Quand Hélène eut rassemblé ses cheveux noirs sous une simple coiffure, et qu'elle se fut revêtue d'une robe de linon, elle descendit au salon, où Brutus Garnier se trouvait déjà, accompagné d'un notaire qui relisait un long contrat.

« On va lever l'écrou, ma bru, dit le serrurier ; Léonidas est allé chercher sa belle-maman. »

A ces mots, le cœur d'Hélène battit de joie ; mais jetant un regard autour d'elle :

« Ah ! pensa-t-elle, ma mère va revenir ici pour trouver sa maison souillée, ses plus chers souvenirs profanés, hélas !... Voilà Granier qui se sert de l'écrivoire de mon père... oh ! qu'elle va souffrir !... »

La pauvre fille se leva et s'en alla dans l'antichambre auprès de Geneviève, qui pleurait silencieusement.

« Pauvre Madame ! dit-elle, ne sortir de prison que pour assister à ce mariage... elle en mourra... Que Dieu les punisse, ces deux scélérats !... »

« O mon Dieu ! murmura Hélène levant au ciel ses yeux brillants de fièvre, soyez ma force ! donnez-moi le courage de ces devoirs que je vais jurer de remplir !... oh ! que n'ai-je pu mourir à la place de ma mère !... »

Onze heures sonnèrent à la pendule du salon.

« Que ma mère tarde à venir ! Geneviève, j'ai peur... s'ils l'avaient retenue !

— Oh ! que nenni, mademoiselle ; M. Léonidas a trop envie de vous épouser pour cela ! Regardez là-bas... c'est elle !

— Enfin ! » s'écria Hélène courant impétueusement à la rencontre de sa mère.

La marquise, pâle et tremblante, entra dans le vestibule ; Léonidas la suivait en habits de fête. La mère et la fille s'étreignirent avec passion, et leur voix se perdit dans leurs baisers et leurs larmes. Pendant que le jeune Granier passait au salon, Hélène, prenant les mains de sa mère, lui dit :

« Ma chère maman, ils sont tous là-dedans ; de grâce, traite-les avec ménagement, avec douceur... notre sort est entre leurs mains... »

— Mon enfant, mon Hélène ! quelle épreuve ! Ah ! si en mourant je ne t'avais pas laissée en leur pouvoir, crois-tu que j'aurais accepté un tel sacrifice ?

— Maman, ne dis pas cela ; je serai toujours heureuse auprès de toi ; aucun mal ne peut m'atteindre quand tu es là.

— Et ce Léonidas ?

— Eh bien ! maman, dit Hélène en s'efforçant de sourire, nous l'apprivoiserons à nous deux... Mais viens, chère maman, et sois douce avec le père. »

Elles entrèrent au salon. Granier, après un salut gauche et court, proposa la lecture du contrat. Cet acte enlevait aux deux malheureuses femmes presque tous leurs droits, il les plaçait sous la dépendance de Léonidas, et par conséquent, de son père.

La marquise voulut élever une objection.

Brutus fronça ses durs sourcils :

« Citoyenne, dit-il, je n'y tiens pas ; mais tu sauras qu'il m'est aussi facile de te faire rentrer en prison que de t'en faire sortir, et que cette fois-ci, tu n'irais pas seule... je n'ai que cela à dire. »

La marquise signa. Les époux et les témoins signèrent à leur tour, puis on se rendit à la mairie. Léonidas prononça les paroles sacramentelles avec feu, Hé-

lène les répéta avec courage, et la journée s'acheva dans un long banquet où la République une et indivisible fut fêtée avec un enthousiasme qu'entretenaient à la fois la redoutable présence de Joseph Lebon et les flots joyeux des vins centenaires.

V.

Le mariage offrit à Hélène toutes les épreuves qu'elle avait redoutées : c'était un esprit inculte et jaloux devant lequel le sien devait s'abaisser ; c'était la dure intimité de chaque heure avec un caractère antipathique, et ce que l'on pourrait appeler un ennemi à domicile ; c'étaient les douleurs de sa mère, dont le cœur semblait l'écho de tous les maux de sa fille ; c'était la honte des crimes de Léonidas qui venait peser sur sa triste épouse. Cependant, elle souffrait sans se plaindre ; quoique accablée d'un sombre dégoût, elle remplissait ses devoirs avec constance, avec sérénité même. En l'absence de Granier, qui était allé promener la terreur dans les bourgades de l'Artois, elle était parvenue à acquiescer à un certain empire sur l'esprit de son mari. Il subissait involontairement le charme de sa douceur, de sa bonté et même de cette élégance qu'il n'avait jamais connue ; plusieurs fois, les prières d'Hélène avaient empêché les motions sanguinaires que Léonidas devait faire dans les sections ; elle le ramenait à son insu vers les idées de modération et de paix qui grandissaient alors dans l'ombre, et dont Paris, las de massacres, rassasié de sang, subissait surtout l'influence. Elle jouissait de ses conquêtes, elle entrevoyait même un meilleur avenir, car son généreux esprit ne demandait qu'à pardonner... quand éclata le neuf thermidor, arc-en-ciel de paix après deux ans de tempêtes. Robespierre suivit à l'échafaud la pâle multitude de ses victimes : les tyrans subalternes eurent leur tour ; Granier, traduit à la Convention, en même temps que Joseph Lebon, paya de

sa tête sa sanglante dictature ; et Léonidas fut transféré à Paris pour y attendre son jugement. Au moment du départ, assis dans la voiture qui devait l'emmener, il rencontra les yeux d'Hélène fixés sur lui avec compassion, et un tardif repentir entra dans son âme. Il fut enfermé à la conciergerie, et pendant deux jours il attendit un arrêt dont la conscience du passé lui faisait assez présager la rigueur.

La nuit était venue, il se trouvait seul dans sa cellule, petite chambre basse et froide, voûtée comme un sépulcre, où la lumière fumeuse d'une lampe ne servait qu'à rendre les ténèbres visibles. Léonidas était assis auprès d'une table inégale et boiteuse, sa tête appuyée sur ses mains ; son visage sombre disait assez quelles pensées importunes se pressaient dans son cerveau : aux forfanteries du jour, aux causeries du préau, où la tristesse se noyait dans de vaines bravades, avait succédé le silence de la nuit ; les idées graves, éloignées jusqu'alors, se dressaient à cette heure, créancières impitoyables, qui voulaient avoir leur tour. Tout ce qu'après une vie souillée de crimes, le supplice a d'affreux ; tout ce que l'obscur éternité peut avoir de terrible, se présentait à l'imagination troublée du jeune homme ; un abattement mortel se glissait dans ses veines, et il sentait s'évanouir, en cet instant, la seule vertu qu'il eût conservée : un mâle courage et le mépris de la mort.

Comme un homme qu'enivre le vertige au bord de l'abîme, il laissait fuir le temps sans le mesurer, quand il fut tiré de sa rêverie par un léger bruit ; il tourna la tête, et une sourde exclamation sortit de ses lèvres.

Il crut voir une apparition : Hélène était devant lui, debout dans la pénombre de la porte... il étendit les bras vers elle, et s'écria :

« Hélène ! est-ce bien vous ? »

— C'est moi, dit-elle ; je suis venue à Pa-

ris avec ma mère; j'ai obtenu, à prix d'argent, l'entrée de cette prison, et j'y puis rester jusqu'à demain.

— Ah! je n'ai pas mérité tant de bonté... Vous devriez me haïr, Hélène!

— Mais j'ai promis de vous aimer; mais vous m'avez rendu ma mère! Non, Léonidas, le jour où je suis devenue votre femme, j'ai sincèrement accepté tous mes devoirs.

— Je vous ai rendue malheureuse, pourtant...

— Hélas! l'exemple d'un autre vous avait entraîné...

— Mon pauvre père! il n'était pas né pour cette abominable vie; je l'avais connu si honnête, si laborieux... Mais on nous avait tant prêché que tous les hommes étaient égaux, qu'il a voulu devenir l'égal des riches... Il a acheté les biens des nobles; pour posséder plus sûrement ces biens, il a envoyé les nobles à la guillotine... Moi, j'ai fait comme lui, et demain, je mourrai comme lui... Mais, quoi... vous pleurez!

— Je pleure quand je songe à votre avenir...

— Mon avenir! il est bien simple: demain, je serai jugé, condamné, exécuté, et la République ne s'en portera pas plus mal.

— Mais votre âme? mais Dieu?

— Dieu! pourquoi m'en parlez-vous? que peut-il faire pour moi?

— Tout! oui, tout, si vous le voulez! Pour un mot de repentir, pour un élan de cœur vers lui, il peut vous donner l'éternité... Antoine, songez-y! Dieu est si bon! sa miséricorde est encore plus grande que sa justice...

— Antoine!... Dieu!... Voilà que vous me parlez comme ma défunte mère... Elle n'a pas vécu pour voir tout cela... j'en suis bien aise.

— Mais vous, ne voulez-vous pas la rejoindre?... vous l'aimiez!

— Ah! de tout mon cœur! pauvre chère mère. Mais, si elle est auprès de Dieu, ainsi

que disent les prêtres, comment voulez-vous que j'aille la rejoindre, moi?

— Mon cher Antoine, la route vous est ouverte; Dieu vous tend les bras; son Fils même a dit (cela est écrit dans l'Évangile): « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix mille justes... » Vous pouvez donner cette joie à votre Créateur...

— Mais tout cela est-il bien vrai?... je le croyais, autrefois!

— Croyez-le encore; que vous en coûte-t-il? A l'heure où vous êtes arrivé, vous avez peu à attendre des hommes... et tout de Dieu...

— C'est vrai!... Vous me persuadez, Hélène, vous me faites redevenir petit enfant, quand j'étais assis sur les genoux de ma mère et qu'elle me parlait de la bonne Vierge et des saints... Ah! que ne suis-je mort au berceau!... Pourquoi ai-je vécu ces deux dernières années!

— Cher Antoine, vous pouvez les effacer, Dieu les oubliera, il ne se souviendra que de vos remords... Vous repentez-vous véritablement?

— Ah! de toute mon âme, de toutes mes forces! Je demande pardon à Dieu de tant de cruautés, de tant de mauvaises actions... je l'ai si grandement offensé!

— Des saints ont péché, mais le repentir les a absous.

— Répétez-moi ces paroles, Hélène. Hélas! c'est envers vous surtout que je suis coupable; je vous ai immolée à ma cupidité, à mes méchants désirs; et c'est vous qui me consolez à ma dernière heure, c'est vous qui aurez sauvé l'âme; si le corps est perdu. »

En disant ces mots, le jeune homme, à genoux, couvrait de baisers et de larmes les mains de sa femme; elle le releva, et, prenant un livre qu'elle avait apporté, elle lut à haute voix plusieurs passages qui pouvaient encourager au repentir ce cœur si longtemps avili, mais qui s'ouvrait enfin à la céleste brise de la religion et du par-

don. La nuit s'écoula, partagée entre la prière, la lecture et les pures effusions de ces époux, séparés sur la terre, et que la miséricorde et le remords unissaient aux bords du tombeau. Le jour se leva; Hélène posa ses lèvres sur le front régénéré de son mari; lui laissa le livre, et une croix d'argent qu'elle n'avait jamais quittée, et franchit les portes de cette prison où elle avait trouvé le désespoir et apporté la consolation.

La marquise de Cursy n'était pas restée oisive; elle avait vu plusieurs personnes influentes, visité les députés de l'Artois qui devaient paraître à la barre dans l'affaire de Léonidas, et tous, cédant à ses prières et à l'autorité de son nom, lui avaient promis de modérer leurs accablants témoignages. Grâce au zèle de sa belle-mère, le jeune Granier fut acquitté, et sa femme, qui l'aimait ainsi que l'on aime ceux à qui l'on se dévoue, en remercia Dieu, comme s'il lui eût rendu l'époux de son cœur et de son choix. Elle attendait avec sollicitude l'arrivée de son mari dans l'hôtel où elle était descendue; plusieurs heures venaient déjà de s'écouler, quand elle le vit paraître... mais revêtu d'un costume qui révélait ses desseins. Il portait l'uniforme des soldats de la République, de ces soldats qui couvraient de leur sang les taches que les proconsuls et les législateurs de l'époque répandaient sur la patrie.

Léonidas avait l'air serein et résolu; il s'avança vers madame de Cursy et lui baisa la main avec l'expression d'une profonde gratitude; puis, se tournant vers Hélène :

« Cet habit vous dit tout, ma chère et noble femme. Je ne suis pas digne de vous.... aujourd'hui, je le sais; aujourd'hui, j'apprécie la distance qu'il y a entre

vous, si pure, si sainte... et moi, malheureux... Mais je vais tâcher de vous mériter : on se bat à la frontière; là, je mourrai à la peine, ou je me rendrai moins indigne de vous.

— Ah! mon ami! un tel repentir et une telle résolution ont tout réparé...

— A vos yeux, parce que vous êtes bonne comme Dieu; mais non devant les hommes! Hélène, il ne faut plus que vous rongissiez de moi; je dois faire oublier ma jeunesse...

— Partez donc! mais pensez à votre femme, qui vous aime et priera pour votre retour.

— Et vous, madame, dit-il à sa belle-mère, pourrez-vous jamais me pardonner?

— Je fais plus, répondit la marquise, je vous bénis; et lorsque vous reviendrez, je remettrai moi-même ma fille entre vos bras avec pleine confiance.

— J'emporte du bonheur pour la vie, du courage contre la mort! Ma mère, mon Hélène... adieu!

Il partit, et, dix mois après, il succombait dans la première campagne d'Italie. Il avait tenu sa promesse; il s'était distingué par son courage en ces temps où l'abnégation de soi-même était la loi commune. Hélène le pleura, car elle l'avait aimé du jour où il devint malheureux, du jour où elle avait pu lui pardonner. Elle rendit à leurs possesseurs les biens de son mari dont l'origine n'était que trop connue; et, après quelques années passées dans la retraite auprès de sa mère, elle trouva dans un second mariage tout le bonheur qu'elle avait sacrifié jadis au devoir et au plus fort des amours... à l'amour filial.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

A UNE JEUNE FILLE.

Je sais une charmante fleur
Dont la fraîcheur est inouïe,
Mais que le souffle du bonheur
N'a pas encore épanouie.

Je sais une étoile d'amour
Dont le regard éblouit l'âme,
Et qu'on ne peut voir un seul jour
Sans que pour elle l'on s'enflamme.

Je sais une vierge au cœur pur,
Plus pur que la plus belle rose,

Dont la prunelle, fleur d'azur,
Aux jardins du ciel est éclos.

Ce n'est pas tout : je sais encor
Une tête deux fois bénie,
Un front bouclé de tresses d'or,
Ceint de rayons et d'harmonie.

Cette douce et divine fleur,
Cette blanche étoile qui brille,
Cet ange d'amour, de bonheur,
Tout cela, c'est vous, jeune fille!

Le Chantier, poésies, par CHARLES PONCY, ouvrier maçon.

Revue des Théâtres.

La Tour d'Ugolin, comédie-vaudeville
en deux actes, par MM. Laurencin et
Marc Michel.

Madame la marquise de Cernay, qui habite avec son frère, le baron de Rochefort, un château à six lieues de Châlons-sur-Saône, a fait revenir subitement de Paris sa fille, Camille, accompagnée de mademoiselle Dorothée, sa gouvernante. Elles viennent de descendre à Châlons, hôtel du Chevreuil, où elles attendent des chevaux de poste.

Déjà Joseph, le valet de chambre de madame de Cernay, est arrivé dans ce même hôtel, chargé des cartons de la couturière et de la marchande de modes. Il est allé chez le notaire de sa maîtresse lui remettre une lettre qui le prie de venir à Cernay pour un contrat de mariage. De plus, Joseph a ordre d'attendre la diligence de Paris, dans laquelle doit se trouver un M. Brémond, qu'il ramènera au château.

Tandis que Joseph court après le notaire, que mademoiselle Dorothée court

après les chevaux de poste, furieuse de ce que M. le baron lui a laissé la responsabilité d'un voyage entrepris, seule, avec une jeune fille, Camille regarde par la fenêtre; la diligence entrainée dans la cour; au risque de se rompre le cou, un voyageur placé sur l'impériale descend, pendant que la voiture est lancée au grand galop; Camille jette un cri, de ses mains se couvre les yeux; croyant le jeune homme brisé sur le pavé, elle s'éloigne de la fenêtre, et vient s'appuyer sur un meuble, prête à s'évanouir. Cet étourdi se nomme Léopold Brémond; il est peintre de portraits, à Paris, rue Saint-Georges, n° 7, et se rend à Mâcon chez son oncle, M. Dérouville, qui l'attend pour dîner. Léopold entre gaiement dans le salon de l'hôtel, en rassurant sur les suites de son saut périlleux les voyageurs comme ils se rendaient à la salle à manger. A sa vue, Camille s'écrie : « C'est vous! monsieur; vous n'êtes pas blessé? — Non, mademoiselle, répond-il, lui faisant un respectueux salut. J'ai voulu voir si je n'avais pas oublié les leçons de M. Amoros... Je serais arrivé plus sûrement, sans un cri d'effroi que j'ai entendu de ce côté... J'ai voulu regarder, et ma foi... j'ai été au moment... (*Voyant Camille pâlir et tomber*

sur une chaise.) Ah! mon Dieu! mademoiselle, qu'avez-vous? Elle se trouve mal!... Holà! quelqu'un!... » La gouvernante accourt, et, jugez de son indignation... un homme inconnu est auprès de la jeune fille évanouie! Elle lui fait respirer des sels; et, les chevaux étant prêts, elle se hâte de l'emmenner, en refusant pour Camille le bras que Léopold lui offrait jusqu'à la voiture. « Mademoiselle acceptera du moins mes hommages et mes regrets... reprend-il avec tristesse. — Adieu, monsieur, lui dit la jeune fille; soyez plus prudent à l'avenir. — Votre souvenir, mademoiselle, sera ma sauve-garde! — Peu nous importe! monsieur, » répond sèchement la gouvernante.

A peine sont-elles parties que Léopold, qui trouve Camille charmante et ses yeux bleus pleins de douceur et de sensibilité, se met à la dessiner sur son album. L'artiste est à jeun depuis la veille, les voyageurs l'ayant laissé dormir à l'heure du déjeuner. Il demande un filet de chevreuil, se réservant de bien dîner chez son oncle, gastronome qui, dit-il, le déshériterait s'il ne lui voyait pas faire honneur à sa table. Par erreur, on sert le filet à Joseph, revenu de chez le notaire. Léopold s'était enfin décidé à manger un morceau avec les voyageurs; Joseph l'arrête : « Y a-t-il parmi vous un M. Brémond, de Paris? — C'est moi, » répond Léopold. Joseph lui donne une lettre. Léopold lit : « M. Brémond est attendu avec la plus grande impatience. Il est prié de suivre la personne qui lui remettra ce billet; on compte sur son empressement et sa discrétion. » Point de signature. L'artiste croit que c'est une charge. Deux de ses camarades d'atelier, Berthelot et Chavigny, ont des parents dans le voisinage; ses amis l'auront reconnu à son saut périlleux; « mais, se dit-il, je ne trouverais avec eux que des éclats de rire, une soupe à l'oseille et une omelette au lard servie dans quelque chaumière... J'aime mieux, en attendant la voiture de Mâcon, aller

manger un morceau avec les voyageurs. »

Joseph l'arrête, lui annonce que le cheval est au cabriolet. « Connais-tu Berthelot?... Chavigny?... lui demande Léopold. — Non, » répond Joseph, d'une façon si naturelle que l'étourdi finit par se croire le héros de quelque romanesque aventure, et se promettant, pour s'excuser auprès de son oncle, de tout lui raconter, il s'était décidé à suivre Joseph, quand il apprend qu'il va chez madame la marquise de Cernay, que le château est à six lieues, et que l'on dira tard! Le pauvre affamé paye le filet de chevreuil, (qu'il n'a pas mangé), et l'on part. Le malheur veut que Joseph verse; il leur faut, chargés d'énormes cartons, faire deux lieues à pied, dans des terres labourées. Arrivé au château, Léopold se meurt de faim. « Si monsieur voulait changer de toilette? » lui dit Joseph. Mais il n'a plus de valise! Lors de la chute du cabriolet, elle a roulé dans un fossé, où elle est sans doute encore, en attendant qu'on l'aille chercher. Joseph offre à Léopold de le conduire dans la chambre du fils de madame la marquise, M. Frédéric, qui est absolument de sa taille. Voilà Léopold en grande tenue, en gants jaunes. Tandis que Joseph sort pour l'annoncer à ses maîtres, l'odeur des cuisines monte jusqu'à l'artiste, et irrite sa faim : un verre d'eau sucrée qu'il vient de boire lui creuse encore l'estomac; la douce figure de la jeune fille qu'il a rencontrée à l'hôtel vient aussi troubler sa pensée.... Mais à quoi bon... cette douce figure, il ne la reverra plus!...

Madame de Cernay et le baron entrent doucement, examinent Léopold, et paraissent satisfaits. La marquise s'avance. « Je craignais, monsieur, que vous n'eussiez point reçu la lettre de Frédéric, qui vous expliquait les motifs impérieux pour lesquels on brusquait la conclusion. — Ce cher Brémond, ajoute M. de Rochefort lui serrant les mains, j'espère qu'il n'a rien oublié des instructions que lui a données Frédéric. — Je n'ai rien oublié, » répond Léopold

de plus en plus intrigué. « Vous vous rappellerez que ma nièce s'appelle Camille, que vous l'avez connue à Paris, avec sa mère, pendant un séjour qu'elle y a fait l'an passé... Voici nos parents... de la présence d'esprit devant eux. » Tandis que le baron s'avance au-devant de la société, et que la marquise va chercher sa fille, Léopold se dit : « Il y a décidément un autre Brémond; ceci devient sérieux, je ne dois pas prolonger plus longtemps cette erreur; le Brémond attendu va sans doute arriver, et je passerais pour un intrigant... mieux vaut me voir éconduire à jeun. Mon cher baron... » lui dit-il tout bas. Mais le baron le prenant par la main, dit tout haut : « J'ai l'honneur de vous présenter M. Brémond, le mari futur de mademoiselle Camille de Cernay, ma nièce. — Maudit homme ! » s'écrie à part lui le jeune artiste, saluant la compagnie. « Je vous répète que j'ai à vous parler, lui dit-il encore tout bas. — Ce n'est pas le moment, répond le baron. Saluez votre future ! » Madame de Cernay entrait avec sa fille; il la salue, lève les yeux... Tous deux jettent un cri : c'est la jeune fille de l'hôtel du Chevreuil c'est le jeune homme de l'impériale de la diligence ! Vous comprenez, mesdemoiselles, que les choses qu'ils se disent en pareil cas ne peuvent être celles dont ils sont convenus; aussi le baron leur en témoigne-t-il tout bas son étonnement. Camille, qui a fait une toilette pour recevoir son futur, est charmante. « Hâtons nous, se dit Léopold, de détromper cette honnête famille... plus tard, je n'en aurais peut-être pas le courage. Il obtient enfin un entretien du baron; mais, celui-ci, au lieu de l'écouter, lui raconte qu'une cousine, morte au couvent des Carmélites de Tarbes, avait laissé 500,000 francs à Camille, et un testament olographe qui ne devait être ouvert qu'un an et un jour après la mort de la testatrice. Le terme fixé approchait, lorsqu'il y a huit jours, une vieille servante, qui a soigné cette cousine à ses derniers mo-

ments et possédait tout sa confiance, es revenue et nous a appris que notre cousine n'avait institué Camille sa légataire universelle qu'à la condition qu'elle serait mariée lors de l'ouverture du testament, faute de quoi tout le bien serait réparti entre des collatéraux... (*Pendant ce récit, la faim fait tellement souffrir le pauvre Léopold, qu'il serre la boucle de son gilet et est obligé de s'asseoir sur le bras d'un fauteuil.*) Comment trouver en huit jours un parti convenable pour ma nièce? continue le baron; nous étions désolés; lorsque Frédéric nous parla de vous, de l'amitié qui vous unissait... Vous savez le reste... Votre arrivée nous comble de joie, mon cher neveu, car un événement qui vous eût retenu quelques heures pouvait ruiner ma nièce! » (*En ce moment on sonne à la grille, le baron va regarder par la fenêtre, c'est le notaire qui arrive.*) « Si je parle, se dit Léopold, je jette cette famille dans la désolation... que faire?... avec ça que j'ai des hallucinations... Comment prendre un parti, quand on n'a rien pris depuis vingt-deux heures! » Le notaire entre, le baron s'éloigne, laissant son neveu futur régler ses intérêts. Le notaire ne pouvant rester à dîner, tout en dressant les articles, se fait servir un morceau de pâté. A cette vue, le pauvre Léopold éprouve le supplice de Tantale. Tandis qu'il dicte ses noms et qualités, il essaye de voler une truffe, n'y peut réussir; trouve moyen de soulever une difficulté à propos de la communauté de biens, et, pendant que le notaire va en référer au baron, il s'assied précipitamment à table. Camille entre! Léopold se lève, et ne pouvant cacher son désappointement, il l'explique ainsi : « C'est, dit-il, mademoiselle, de vous voir si bonne, si résignée à épouser un inconnu. — Mais je vous connais par mon frère... c'est moi, plutôt, qui devais craindre... — Ah ! mademoiselle, ne suffit-il pas de vous voir pour vous aimer? Ce matin, je ne vous ai vue qu'un seul instant, et votre image est restée dans mon souve-

nir comme dans mon cœur. » (*Il lui présente son album.*) « Mon portrait ! s'écrie Camille. Vous m'avez flattée, je n'ai pas les yeux si grands. Moi aussi, monsieur, j'avais fait votre portrait... dans ma tête... et, vous allez trouver cela bien extraordinaire... il vous ressemblait. » On entend madame de Cernay et M. de Rochefort parlant haut. (*Camille s'éloigne, croyant qu'il s'agit des articles du contrat.*) « C'est indigne ! c'est infâme ! » disent-ils en entrant. « Une lettre de Frédéric vient de tout nous apprendre, monsieur ! s'écrie le baron. — Vous introduire ici pour épouser ma fille ! s'écrie la marquise. — Je me proposais de tout vous dire après le dîner, répond Léopold d'une voix affaiblie par la faim. — Nous compromettre ainsi devant nos parents... quand vous vous êtes marié la semaine dernière à Orléans ! » A cette accusation, Léopold ne peut s'empêcher d'éclater de rire : « Ah ! dit-il, l'autre, mon homonyme est marié ! Car je ne suis pas celui que vous attendiez, madame la marquise. Sonnez votre domestique, monsieur le baron. » (*Joseph entre.*) « Ne m'as-tu pas dit que moi, Brémond, de Paris, j'étais attendu ici pour dîner ? — Eh ! monsieur, s'écrie le baron en colère, que diable aussi pourquoi vous appelez-vous Brémond, et qu'alliez-vous faire à Châlons ? — D'abord, monsieur, tout Français a le droit de s'appeler Brémond et d'aller à Châlons-sur-Saône. J'en devais repartir pour aller à Mâcon, où je suis attendu chez mon oncle Dérouville... et je m'y rends de ce pas. — Vous êtes le neveu de mon vieil ami Dérouville !... En effet, il m'écrit ce matin que sans l'arrivée de son neveu il eût été ici pour signer au contrat ! — Madame la marquise, monsieur le baron. » (*Il les salue et se dirige vers la chambre de Frédéric pour reprendre ses habits de voyage.*) « Mais, c'est à en devenir fou ! s'écrie le baron. — Ah ! j'en mourrai, s'écrie la marquise. — Voulez-vous, dit Léopold revenant sur ses pas, que je prenne sur moi tous les torts, que j'explique à vos

parents la fatale méprise ? — Mais ce serait ruiner ma nièce, et nous compromettre, nous qui avons dit que nous vous connaissions ! — C'est encore vrai, reprend le pauvre artiste, mais alors dictez-moi mon devoir... car je suis incapable... (*En effet, la tête lui tourne.*) Le notaire, les parents et Camille arrivent pour signer le contrat. « Je suis extrêmement pressé, dit le notaire ; on m'attend pour un testament. — Que faut-il faire ? demande Léopold. — Il n'est qu'un moyen de nous sauver, répond le baron. Vous êtes un honnête jeune homme, parent d'un de mes bons amis ; si vous êtes libre, si vous aimez ma nièce... — Si je l'aime ! s'écrie Léopold ; en doutez-vous ? — Eh bien ! signez votre contrat de mariage. »

(*Les portes du salon s'ouvrent, on voit une table couverte avec profusion.*) « Madame est servie ! » crie Joseph. Léopold s'élançe vers la table, en disant : « O bonheur ! — Oui, qu'elle soit heureuse ! lui dit madame de Cernay, se méprenant sur la joie de son futur gendre. — Je le jure ! » répond l'artiste. Il signe, présente la plume à Camille, lui prend la main et la conduit à table, tandis que madame de Cernay murmure à l'oreille de son gendre : « Ne dites jamais à ma fille que vous n'êtes pas le Brémond ami de son frère, et que vous ne l'épousez que... — Par appétit... » pense le futur époux en se mettant gaiement à table, où nous le laisserons, mesdemoiselles, car il serait trop cruel à nous de le déranger.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1845.

Premier article.

HORACE VERNET. — *La Smahla.*

Tout le monde vous a déjà dit, mesdemoiselles, que la smahla est une sorte de campement où les chefs arabes font garder leurs richesses et leurs familles pendant qu'ils vont à la guerre.

La smahla d'Abd-el-Kader était établie près des sources mêmes du Tégouin, dans le petit Désert. Cette sorte de capitale ambulante ne contenait pas moins de vingt mille habitants de toutes les tribus du parti de l'émir, mais lui n'y était pas. Il observait du côté de Mascara une colonne française, quand tout à coup, le 16 mai 1843, nos soldats, commandés par le duc d'Aumale, se précipitent du haut des collines vers le Tégouin. Le cri : *Er roumi!* (les chrétiens) retentit dans la smahla : on s'arme, on résiste, on fuit, c'est un pêle-mêle rempli de mouvement et de vérité : des femmes, des enfants cherchent leur sûreté auprès du vainqueur, et s'attachent au cheval du jeune prince; une charge de cavalerie, lancée du fond de la toile, semble devoir franchir les limites du cadre. Des Arabes prennent le même chemin, chassant devant eux des bêtes à cornes et des chameaux; ces derniers portent les bizarres palanquins dans lesquels les Arabes enferment leurs femmes. Il y a au centre du tableau un groupe d'une admirable confusion : des bœufs vus de face rugissent et baissent le front, de légères gazelles lèvent leur jolie tête en fuyant, des chameaux tombent..... les coffres qu'ils portent s'ouvrent, et laissent voir des femmes effrayées, ou des bijoux et des armes précieuses. Malgré la lutte qui se continue sur plusieurs points, la victoire n'est pas

douteuse; l'habileté du chef et la discipline des soldats ont triomphé du nombre.

Dans le tableau de *la Smahla*, la dimension de la toile étonne autant que la facilité avec laquelle les groupes sont conçus et disposés. On ne trouve un pareil développement que dans les panoramas; mais combien sont différentes les ressources offertes dans une salle circulaire, par la combinaison des ombres et des lumières extérieures disposées exprès pour les effets d'optique, et celles que l'on accorde à un peintre dans un tableau! Aussi l'entreprise de M. Horace Vernet est-elle un vrai tour de force. Elle lui a réussi, grâce à cette verve prodigieuse et de plus en plus juvénile qu'il a reçue du ciel.

M. EUGÈNE DELACROIX. — *Promenade de l'empereur de Maroc.*

Les éloges ne manquent pas aux tableaux de M. Delacroix. Les journaux amis entonnent en son honneur des fanfares étourdissantes; mais je crois que les cent trompettes de la Renommée ne suffiraient pas à le rendre populaire. Jamais nature ne fut plus obstinément incompressible. A voir le bon public chercher dans ces œuvres les mérites décrits dans son journal, on se rappelle une vieille caricature : le roi de Rome, dans son berceau, suçait une betterave, et disant en pleurant : *Papa veut que ce soit du sucre.* Papa avait raison, la betterave était du sucre... le même triomphe est-il réservé au journalisme, et les tableaux de M. Delacroix seront-ils un jour reconnus pour du *Rubens*? En attendant la solution de ce problème, le vulgaire regarde d'un œil inintelligent ce bon empereur de Maroc se promener sous son parasol, signe de sa dignité, et frère du célèbre *riflard* rouge conquis par nos soldats à la bataille d'Isly.

La Mort de Marc-Aurèle.

Ce grand et sage empereur dont un pape trouva les œuvres dignes de lui ouvrir le paradis sans le secours de la foi, Marc-

Aurèle va mourir ; ses derniers moments sont employés à donner à son fils des instructions, que Commode écoute avec l'insouciance et la distraction d'un futur tyran. Les philosophes, amis de Marc-Aurèle, entourent son lit, et l'on voit, mêlée sur leurs figures austères, l'inquiétude de l'avenir aux regrets du passé. Cette scène est belle, bien pensée, bien disposée..... Pourquoi faut-il que M. Delacroix l'ait gâtée en faisant mourir Marc-Aurèle du choléra asiatique ? Aucune tradition historique ne l'autorisait à nous montrer un homme qui dicte ses dernières volontés, sous l'aspect repoussant d'un cadavre bleu par places, et puis les stoïciens, il m'en souvient, étaient ennemis du luxe ; mais, à part Diogène, on n'en vit jamais d'aussi malpropres que ceux groupés autour de ce lit de douleur.

M. HIPPOLYTE FLANDRIN. — *Mater dolorosa.*

La sainte Vierge, revenue au pied de la croix, y a ramassé la couronne d'épines et les clous ; elle nous les montre avec un geste de la plus pathétique douleur, et semble nous reprocher notre ingratitude pour ce divin sacrifice. Une souffrance profonde est empreinte sur les traits de la mère du Sauveur : c'est bien là la plus grande affliction qui soit sur la terre ; cependant, la mère de Jésus crucifié est aussi la mère de Jésus ressuscité ; la gloire de l'homme-Dieu s'élève du Calvaire même, et je voudrais que la résurrection du troisième jour projetât un rayon lumineux jusque dans la profondeur de cette infortune maternelle.

Si de la sublimité du sujet nous passons à l'exécution, j'y trouverai une pose d'une admirable simplicité, sur la face une expression déchirante, dans les yeux des larmes qui seraient aisément contagieuses, des mains superbes, enfin un ensemble parfaitement en harmonie avec le dernier verset du *Stabat Mater*.

M. ROBERT FLEURY. — *L'Auto-da-fé, la Mort de Marino Faliero.*

M. Robert Fleury s'est fait peintre et coloriste ; son talent doit peu à l'inspiration, beaucoup à l'étude et au travail obstiné. Ses trois tableaux *L'Atelier de Rembrandt*, *Marino Faliero* et *L'Auto-da-fé*, sont de belles pages ; le dernier, surtout, serait impossible à regarder longtemps sans en être vivement impressionné, tant les combinaisons de l'art y suppléent habilement à la révélation de la nature. Marino Faliero me plaît moins à cause du manque de perspective. L'escalier des Géants, au haut duquel est amené le vieux doge que l'on va décapiter, est vraiment trop gigantesque ; puisque cette figure principale, séparée du spectateur par une trentaine de marches, semble une poupée comparée à celles des sénateurs placés sur le palier du bas.

M. CLEYRE. — *Le Départ des Apôtres.*

Je ne tiens pas aux sujets en peinture, leur sublimité est tout entière dans le faire de l'artiste. Quoi de plus sérieux que le petit mendiant de Murillo qui tue ce que vous savez bien ? Quoi de plus risible que le récit de Thérémène, ou les vers de Victor Hugo et de Lamartine traduits au salon par les grotesques enluminures de tels ou telles que je ne veux pas nommer. Cependant je dois convenir que c'est un beau sujet que celui choisi par M. Cleyre : les Apôtres se séparant au pied de la croix pour aller donner l'Évangile au monde. Ce sujet a été sagement traité par cet artiste ; mais quelque estimable que soit son tableau, j'en attends un autre sur le même sujet, où les ouvriers de la vigne du Seigneur auront l'air plus pénétrés de la grandeur de leur mission apostolique, et se souviendront davantage d'avoir été visités par le Saint-Esprit.

M. MULLER. — *Un Sylphe.*

Puisque je viens de parler avec colère

de l'abus que l'on fait des odes et des ballades, je dois revenir sur ces paroles en faveur de l'œuvre de M. Muller. Il n'est pas très-diaphane, ce Sylphe endormi sur une nappe de rosée, à qui le poète fait dire :

Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève...

mais c'est un beau petit garçon ; un sang rose circule sous sa peau transparente ; sa belle tête blonde repose avec grâce sur son bras replié, son attitude est remplie d'innocence, ses petits pieds sont des amours de petits pieds d'enfants au maillet. Honneur à M. Victor Hugo dont les vers ont fait rêver un si gracieux Sylphe à M. Muller!

M^{me} BRUNE née PAGÈS. — *Léonard de Vinci peignant la Joconde.*

Mona Lisa pose devant le grand maître auquel le Bramante présente Raphaël. Ce sont là des portraits ; l'artiste n'a pas eu la liberté de rien changer à ces figures, tant les modèles nous sont familiers. Madame Brune avait heureusement la composition et les accessoires pour faire briller les heureuses qualités qui lui sont propres. Un groupe de musiciennes chargées de distraire la Joconde est remarquable par la pureté des lignes, des figures, et la grâce de leur pose. L'ensemble de ce tableau important rappelle les meilleures pages de M^{me} Brune avec plus d'énergie et d'étude.

MM. MOYNIER ET AMÉDÉE DE TAVERNE.
— *Le Mausolée du comte de Beaujolais.*

Un monument a été élevé à Malte à la mémoire du comte de Beaujolais, par la piété fraternelle de sa majesté Louis-Philippe. Deux jeunes artistes français que la curiosité d'assister à la cérémonie de l'inauguration avaient conduits à Malte, l'ont reproduite avec autant d'exactitude que de talent. MM. Auguste Moynier et Amédée de Tavernes ont voulu que des im-

pressions reçues en commun fussent rendues de même. A qui des deux la sage et pourtant pittoresque ordonnance du tableau ? On l'ignore. A qui des deux ces groupes remplis de vie et de mouvement, cette architecture mauresque, les rayons de ce soleil quasi africain ? Chacun en garde le secret ; mais à tous deux un charmant tableau que la foule recherche et qui a attiré à plusieurs reprises d'augustes regards.

M. BELLANGÉ. — *Les Maris insurgés.*

Cette scène appartient au genre qu'en style d'atelier on appelle *charge*. Des maris réunis pour boire se disposent à soutenir un siège contre leurs trop sages moitiés. Ils se sont armés de tout : rien ne les intimide, pas même la présence d'un bon gendarme, à la mine vertueusement indignée de leur conduite. Les commères qui racontent leurs griefs au gendarme, sont d'excellentes caricatures. Cependant on rirait mieux si les acteurs de cette scène étaient moins décrépits. La vieillesse vicieuse est bien laide ! mais il y a comme de l'impiété à la montrer ridicule.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Je vais bien m'amuser, ma chère, je suis de noce : une de mes parentes se marie.... Pourtant, j'aurais parié qu'elle coifferait notre sainte patronne ; car, devine quel est son âge ?.... vingt-sept ans ! Tu penses sans doute que son père est devenu riche et puissant ?... Mon Dieu, non ! Elle est orpheline ; elle n'apporte à son mari qu'un revenu équivalent à la dépense qu'elle lui occasionnera ; et quant à sa personne, elle n'est que gracieuse. Alors tu vas penser sans doute que son mari n'est ni jeune, ni beau, ni riche... Tu te tromperais encore : il a trente-deux ans, il est très-bien, et sa position est honorable. Sais-tu ce qu'il dit au sujet de son mariage ? « Ma future n'a

pas de fortune, mais elle sait le prix de l'argent; elle n'est pas belle, mais elle est élégante; elle n'est plus jeune, mais c'est ce qui me la fait préférer, car je désire dans ma femme une maîtresse de maison, non une pensionnaire; je connais ses goûts, ils sympathisent aux miens, et sa conduite passée me répond de sa conduite à venir. Dans un tel choix, il y a toute sécurité pour mon bonheur et celui de mes enfants... si Dieu bénit notre mariage. »

Ainsi, ma chère, quand nous serons majeures, nous nous trouverons bien heureuses de pouvoir nous dire : Maintenant, on m'épousera pour moi-même, pour mes qualités, pour mon caractère, car j'aurai pu me faire connaître de celui qui me choisira comme la compagne de sa vie..... dans ce cas, je présume qu'il y aura pour nous plus de chances d'être heureuses... Je ne mettrai donc pas d'amour-propre à être mariée jeune, afin d'être appelée *Madame*... j'attendrai... Mais en attendant, je suis de noce, et je vais te dire la toilette de la fiancée.

Pour aller à la mairie et à l'église : une robe de beau poulx de soie blanche, la jupe faisant un peu la queue, une poche dans cette jupe pour y placer le mouchoir; corsage amazone, manches en biais; au bas des manches, double ruche de tulle illusion haut de 6 centimètres; autour du cou, double ruche de tulle illusion haut de 8 centimètres; — Autour de la taille, longue cordelière de belle soie blanche, dont les longs glands pendent jusqu'au bas des genoux. — Voile de tulle illusion, placé derrière, sous la tresse, et retombant très-bas sur la jupe; — cheveux en bandeaux ondulés; — guirlande étroite sur le front, et s'élargissant en descendant sur les bandeaux; — gants blancs, — souliers blancs, — livre blanc. Tu comprends, qu'en allant à la mairie, à l'église, on n'est pas encore mariée, et qu'alors la mise la plus simple, la plus modeste est celle qui doit plaire le plus à Dieu et aux hommes, cela

n'empêche pas que la corbeille ne contienne dentelles, bijoux et cachemires.... mais c'est pour les jours qui suivent ce grand jour... Es-tu comme moi? quand je parle mariage, toilette, j'oublie tout.... Cette fois, c'est notre planche IV que j'ai oubliée... M'y voilà.

Le n° 1 est un col qui se taille en belle mousseline, et se brode au plumetis; on y fait un feston tout autour, ce feston se garnit d'un picot. Ces six longues boutonnières se festonnent aussi; elles servent à passer, sur ce col, un ruban de gros-de-Naples rose ou bleu, qui tourne en dessous, forme un transparent à la broderie, et vient se nouer sous le menton.

Le n° 2 est un collet de mousseline, qui se taille double et auquel on coud le col.

Le n° 3 est la manchette, qui se monte aussi sur une bande de mousseline double; cette bande se boutonne sous la manche, et la manchette se rabat dessus... toujours avec un ruban passé dans les boutonnières.

Ce col et ces manchettes dessinés et échantillonnés sur belle mousseline se trouvent à *l'Industrie parisienne*.

Le n° 4 et le n° 5 sont des semés pour bonnets en mousseline.

Le n° 6 est une garniture de taie d'oreiller, qui se continue tout autour; on la brode au passé, et on la festonne. Mais avant, voici comment il faut la tailler. Tu achètes de la percale de 86 centimètres de large, que tu coupes en carré, et que tu brodes tout autour comme ce modèle; puis, tu coupes un carré de 72 centimètres que tu couds à l'envers de trois côtés, sous la bague qui encadre ce dessin. Du côté du dessus qui n'est pas cousu, tu fais un ourlet; sur cet ourlet tu fais, dans sa hauteur, sept ou huit boutonnières; du côté du dessous qui n'est pas cousu, tu fais aussi un ourlet; sur cet ourlet et aux mêmes distances, tu places sept boutons.

Le n° 7 est un mantelet (celui d'une des figurines de la gravure de modes), il

se taille en mousseline brodée au crochet, à courants, ou à petits pois, et se garnit d'une bande de mousseline haute de 10 centimètres (y compris les ourlets), que tu plisses à *la vieille*. Ce mantelet se porte sur les robes de soie, de mousseline de laine et de jaconas; il est tout à fait demoiselle et jeune femme.

Pour les grand'mamans, il se fait en taffetas noir, violet, vert ou gris, garni d'une bande d'étoffe pareille, ourlée des deux côtés, ou découpée à l'emporte-pièce et plissée aussi à *la vieille*. Le noir, le violet et le vert peuvent se garnir tout autour d'une dentelle noire, froncée.

Pour les jeunes femmes, ce mantelet serait bien joli en taffetas rose ou bleu, garni d'une dentelle blanche cousue tout autour, sans être froncée, et rabattue ensuite sur le mantelet, où elle serait cousue de manière à former comme une bordure. On pourrait aussi, au lieu de dentelle, y coudre une bande de taffetas pareil, découpée à l'emporte-pièce et froncée à *la vieille*, c'est-à-dire, en laissant deux têtes à la garniture.

Ce patron coûte 2 francs en papier, il vient de l'*Industrie parisienne*, rue *Louis-le-Grand*, où tu le trouveras de trois grandeurs différentes, ce qui t'évitera, pour tailler ton mantelet, perte de temps et d'étoffe.

A propos, j'ai fait une erreur de chiffres : la layette se compose de 26 pièces et coûte le même prix, 12 fr., rue *Louis-le-Grand*, au coin du boulevard.

Le n° 8 est la moitié d'un dos, qui se taille double, pour la robe couleur *Cardovide*, et se taille simple comme ce modèle pour la robe en taffetas écossais; la pièce de côté de ce corsage est la même pour les deux figurines.

Le n° 9 est l'un des devants du corsage, façon Louis XIII.

Le n° 10 est la moitié du col formant revers.

Le n° 11 est le dessous de la manche de taffetas écossais.

Le n° 12 est la moitié du devant, qui

se taille double, du corsage guimpe, en taffetas écossais.

Le n° 13 est la manche du corsage, façon Louis XIII.

Le n° 14 est son parement.

Le n° 15 est un jockey que tu y ajouteras, si tu le veux.

Je ne conseille cet ornement qu'aux personnes très-grandes et très-minces.

A l'*Industrie parisienne*, rue *Louis-le-Grand*, ces patrons se trouvent en papier de trois grandeurs différentes, et coûtent 1 fr. 25 c. chacun. Ces corsages se trouvent aussi tout faits en grosse mousseline, et peuvent être essayés avant de les tailler en étoffe.

Le n° 16 est un rébus. Je me flatte de te l'avoir fait assez difficile pour que tu sois obligée de jeter ta langue à tes deux petits toutous.

Et maintenant, que voilà le soleil qui chasse *petite pluie* qui *abat grand vent*, causons un peu de nos toilettes printanières; puisque le ciel et la terre se font beaux, faisons-nous *belles*, je ne dirai pas faisons-nous *riches*, cela ne convient à aucune demoiselle; je te dirai même que les plus riches sont celles qui affectent le plus de simplicité.

Ainsi, pour les promenades du matin, les visites : Robe de gros-de-Naples puce, gris, ou de foulard à carreaux écossais, — châle carré formé de raies de cachemire, mais de fabrique française; — bottines en satin de laine noire, à talons très-élevés, — capotte de gros-de-Naples blanc, à coulisses, — cheveux frisés en tout petits tirebouchons, et pas plus longs que la figurine de la gravure, — gants paille, — col et manchettes à la chevalière de la planche III.

Pour chez soi : Bandeaux en cheveux ondulés et gonflés comme ceux de l'autre figurine. Tu sais que, pour obtenir ces ondulations, il faut de ses cheveux former le soir des tresses, les mouiller, et les dé-tresser le lendemain. Ils conservent ces ondulations plusieurs jours de suite. —

Robe de mousseline de laine, ou de jaconas de couleur brune, — tablier de gros-de-Naples noir, — manchettes et col, doubles, en jaconas, brodés en points arrière ou en points de chaînette.

Pour bals à la campagne ou dîners priés : Robe en mousseline rayée transversalement d'une raie de gaze et d'une raie de jaconas. Cette année, les riches étoffes de soie, au lieu d'avoir les raies dans la longueur, les ont dans la largeur, et un fabricant les a imitées en mousseline. En trois quarts de large, cette mousseline coûte 1 fr. 50 le mètre, à l'*Industrie parisienne*, rue *Louis-le-Grand*, où se trouve le dépôt... Je reviens à notre toilette : corsage guimpe, agrafé derrière, — deux bouillons de tulle de coton cousu sur un petit collet autour du cou, — manches courtes en jaconas uni, recouvertes d'une manche pareille à la robe; cette manche, plus longue et plus large, se fronce dans le sens des raies, pour former quatre bouillons auxquels, avec ses doigts, on donne la forme de dents qui montent et de dents qui descendent, — ou bien manches en biais, un peu plus larges que le bras, — deux bouillons de tulle de coton autour du cou et un seul bouillon autour du bas des manches (on peut passer un ruban sous les bouillons), — ceinture en ruban gros-grain, fermée par une boucle de métal.. Tu te marierais demain, ma chère, qu'il te suffirait d'ajouter à ces toilettes : un demi-voile d'Angleterre, un petit bonnet coquet, — un beau cachemire noir, jaune d'ocre, ou bleu *Marie-Louise*, — des bracelets, — et une châtelaine accrochée à ta ceinture, — ou une aumônière en or.

Pour voyager : robe de mérinos ou de nankin façon amazone. — Chapeau *Marie Séguin* qui se place à plat dans un carton haut de 7 centimètres, et qui, grâce à un simple et léger mécanisme, se redresse pour reprendre l'apparence du plus élégant des chapeaux.

Comme les grands jours arrivent, et

qu'il faut bien les remplir, voici ce que je te conseillerai. Dans le salon, tu peux faire tes bandes de tapisseries, tes broderies au point d'armes; mais si tu veux travailler sur la terrasse ou dans le bosquet au fond du jardin, tricote des jarretières pour faire de la mousse, travail qui convient aux grand'mamans, ainsi qu'aux petites filles. J'ai vu rue *Louis-le-Grand*, près le boulevard, un berceau dont l'extérieur était recouvert de mousse parsemée de petites fleurs des champs. Mon Dieu! que cela doit être joli un petit amour d'enfant endormi dans un nid de mousse et recouvert d'un rideau de tulle!... Si tu as l'honneur d'être bientôt tante ou marraine, je te recommande ce charmant cadeau. Achète de la laine anglaise de tous les verts, dévide ensemble trois brins de trois verts différents. Monte dix mailles et tricote une jarretière longue d'un mètre. Lorsque tu en as tricoté une vingtaine, fais bouillir de l'eau dans un chaudron, retire-le du feu et plonge dans cette eau bouillante les jarretières, que tu y laisses tremper dix minutes. Retire-les, laisse-les sécher, et recommence la même opération; puis, lorsque les jarretières sont sèches, prends-en une dans ta main gauche, place l'un des côtés du bout où finit la jarretière, entre le pouce et l'index, en ayant soin d'y retenir les deux premières mailles de ce côté, de manière que les huit autres mailles se trouvent au-dessus de tes doigts. Prends une aiguille à tricoter, passes-en un des bouts entre le dernier rang de mailles et l'avant-dernier, tire cette laine, détricote huit mailles de ce dernier rang en conservant les deux mailles qui sont entre ton pouce et ton index. Ces deux mailles seront le soutien de la mousse et serviront à la coudre sur la toile verte qui recouvrira ensuite l'extérieur du berceau.

S'il te manquait de la laine tu en trouverais rue *Louis-le-Grand*, au coin du boulevard, à 13 fr. le kilo, et s'il te manquait de la mousse elle te coûterait 60 c le mètre.

A présent, permets-moi de te gronder. Tu me demandes un million de choses, entre autres, un dessin de prie-Dieu pour l'exécuter en tapisserie... mais regarde la grandeur de notre planche, et tu verras si c'est possible. Quelques-unes de nos amies, qui habitent aussi la province, me chargent d'acheter pour elles : robes, châles, chapeaux, écharpes, dentelles, broderies et tapisseries échantillonnées... Hélas ! je n'ai ni le temps, ni le pouvoir de leur rendre ce service ; mais réunissez vos demandes dans une lettre, (affranchie), adressée : *A la directrice des magasins de l'Industrie parisienne*, en lui envoyant sur la poste un bon de la somme que vous voulez dépenser, ou bien en prévenant que vous ne payerez qu'en recevant les objets que vous demandez ; la diligence se chargera d'en faire suivre le remboursement. Je puis t'assurer bon goût, économie, exactitude...

Mais je me hâte de terminer ma lettre, qui n'est pas amusante du tout... Puisse-t-elle au moins t'être utile !..... ce sera une compensation.

Voici l'explication du dernier rébus : Art. 1^{er}, — un chiffonnier, un soldat, un garde national, un évêque, un pair de France, de même taille, placés sur une même ligne, devant la personnification de la Loi.

Ce qui signifie : *Article premier. Les Français sont égaux devant la Loi.*

Tu vois que je lis notre Code civil ; nous sommes mineurs, nous serons un jour majeurs, femmes, mères,... peut-être veuves... il nous faudra veiller sur notre fortune, sur celle de nos enfants... Je te conseille donc de lire les articles qui nous concernent et de ne pas t'en vanter à ton frère, car il se moquerait de toi et t'enverrait sa robe et son bonnet de docteur.

Adieu. Amitiés à toujours. J. J.

Éphémérides.

RELIGION.

L'an 1342, le 25 avril, mort du pape Benoît XII.

Benoît XII, appelé Jacques de Nouveau, surnommé Fournier, peut-être parce que son père était boulanger, naquit à Saverdon, au comté de Foix, et s'engagea dans l'ordre de Cîteaux. Elu unanimement le 20 décembre 1334, son premier soin fut de remédier aux maux que l'avidité de Jean XII, son prédécesseur, avait occasionnés. Un prince lui ayant fait demander quelque chose d'injuste : « Si j'avais deux âmes, répondit-il à celui qui le sollicitait, j'en pourrais donner une pour le prince qui vous envoie ; mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. » Il pensait que les papes devaient être comme Melchisédech, n'avoir ni père, ni mère, ni parents.

On le représentait la main fermée, afin de marquer combien il était réservé dans la distribution des biens ecclésiastiques et dans la collation des bénéfices. On a de lui quelques ouvrages. Ce pontife vertueux, profond dans la théologie et la jurisprudence, mourut le 25 avril 1342, à Avignon, où il jeta les fondements d'un palais qui subsistait encore en 1790. On prétend que c'est lui qui donna lieu à l'expression proverbiale : *Semaine des deux jeudis*, parce qu'ayant voulu faire son entrée à Paris, et la pluie étant survenue, cette entrée fut remise au vendredi, jour auquel on fit gras en l'honneur de cet événement.

Mosaïque.

« Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? — Le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre. » L'abbé GERBET.

pape

eau,

que

ver-

dans

t le

fut

de

cca-

nan-

vais

olli-

r le

vant

pen-

me

ère,

afin

ans

et

de

ux,

ru-

vi-

lais

end

ion

is,

e à

ette

uel

nt.

en

u-

le

ET.

Salon de 1845.



Peint par Villmaucher.

Gravé par Desnoires.

LA FORTUNE.

Journal des Demoiselles.

née.

Planche V.

N° 10.

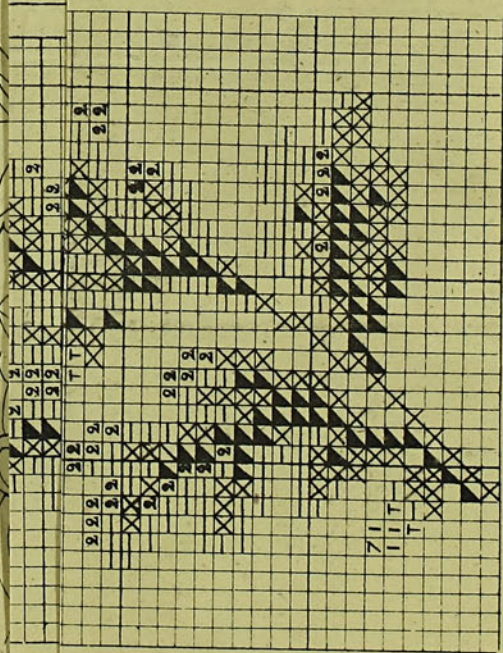
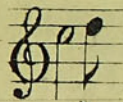
NEUCHÂTEL

FRANCE

PRIBOURS

LAUSANNE

Lac de Geneve



N° 5.

- | | | | | | | | | | | | | | |
|--|------------|--|-------------------|--|--------------|--|--------------|--|---------------|--|------------------|--|------------|
| | Noir | | Blanc | | Vert foncé. | | Vert | | Vert clair | | Vert plus clair. | | Vert fon. |
| | Vert clair | | Blanc plus clair. | | Orange clair | | Saune brigue | | Orange foncé. | | Orange | | Orange cla |

